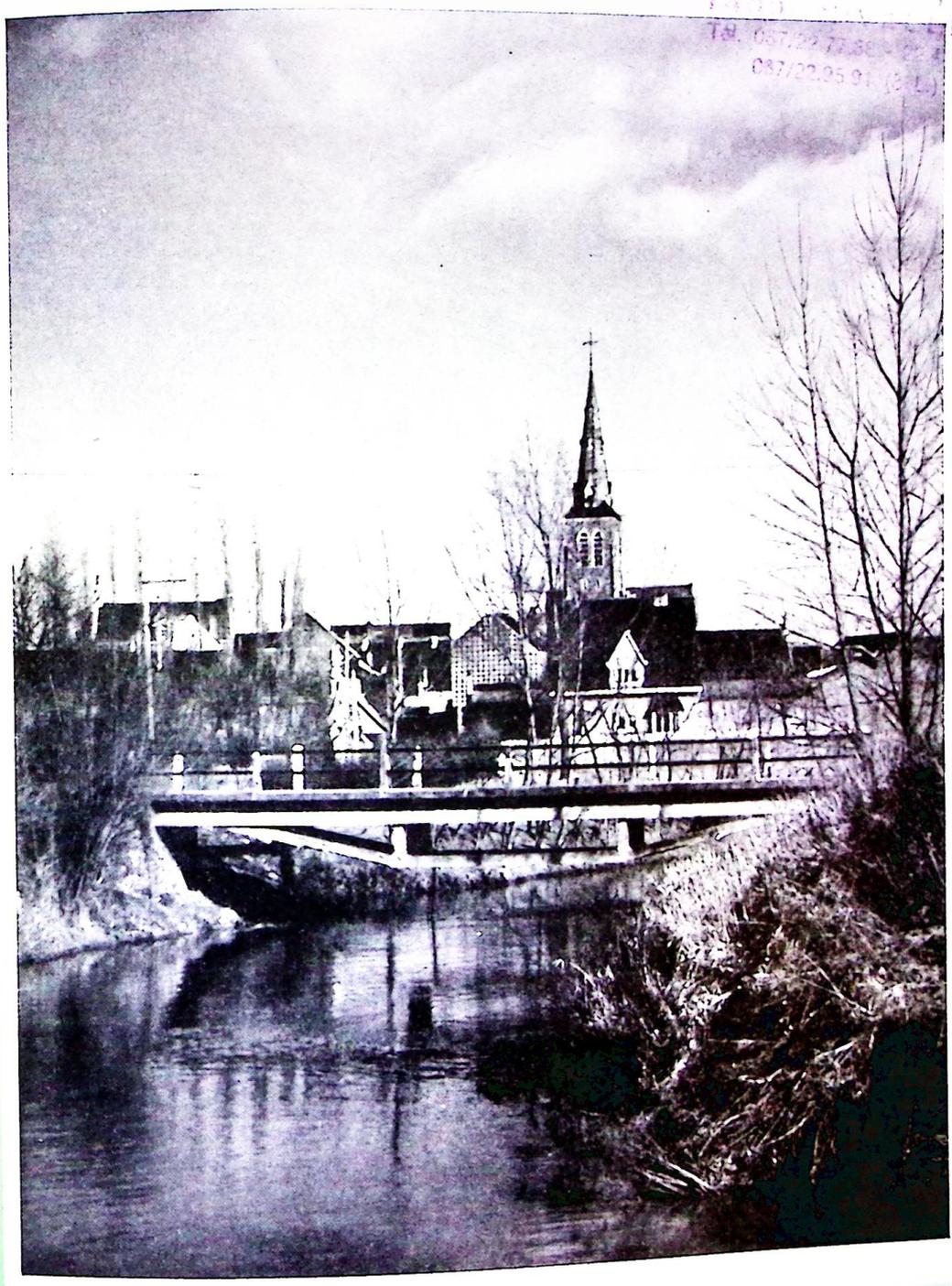


60/4

ARR. BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
DU DÉPARTEMENT DE BRABANT
Place Albert Ier
1300 BRUXELLES
TÉL. 087/22.77.88
087/22.95.01 (3 L.)



Brabant

AVRIL 1960 • N° 4 • MENSUEL



Le 2 mars 1960, la ville des cérémonies du Jumelage entre le Département de la Seine et la Province de Brabant, la délégation officielle française a visité le château de Gausbeek où elle a été accueillie par Monsieur Roelants, conservateur érudit, qui fit les honneurs de son domaine. (Copyright Agence Belga)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

RUE DU LOMBARD, 83
BRUXELLES / TEL. 12 89 01
COMPTE CHEQUES POSTAL 3857 76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Lembeek
par J. van BELLINGEN
- Bruxelles ma ville
par G.-C. HEMELEERS
- Les 125 ans du Chemin de fer belge
par J. DELMELLE
- Le Brabant, vu par la philatélie
par P. SCHROEDER
- Poème : Arbres d'avril
par J. DELMELLE
- Midis du Tourisme
par Y. BOYEN
- Nos mots croisés
par P. LAURENT

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.

Notre couverture :
LEMBEEK - Le village vu du « Rocher de
Saint Véron » au « Steenberg »
(Photo de Sutter)

ASSOCIATION EN MARGE D'UN JUMELAGE DU BRABANT Seine et Brabant

TOUS les liens qui — sous le signe de l'Europe — ont été scellés naguère entre des villes d'ici et d'ailleurs n'ont d'autre justification, en fait, que la bonne volonté réciproque de leurs édiles. C'est évidemment fort bien. On admettra volontiers que le jumelage de la province de Brabant et du département de la Seine est un acte qui mérite une attention toute particulière. Il ne procède pas seulement d'un certain état d'esprit européen mais prend également appui sur des analogies immédiatement sensibles si l'on interroge la géographie, l'histoire et les hommes.

Seine et Brabant sont situés au centre de deux Etats voisins et amis dont ils sont, l'un et l'autre, le cœur battant. Ils assument des devoirs identiques et remplissent une mission semblable. Tous deux ne sont-ils pas centrés sur une capitale : Paris et Bruxelles. Entre les deux grandes villes, des contacts ont été noués de bonne heure et se maintiennent fermement aujourd'hui.

On sait que, dans le vocabulaire des pêcheurs, les termes « seine » et « senne » sont synonymes. Certes, la Senne n'est qu'une pauvre contrefaçon de la Seine mais, humble rivière, elle a joué un rôle tout semblable à celui qu'a rempli le fleuve magnifique sur les rives duquel Paris a pris racine. Bruxelles s'est développée autour de l'île Saint-Géry. Paris s'est formé, lui aussi, autour d'un noyau insulaire, l'île de la

Une réception à l'Hôtel de Ville de Bruxelles a été offerte à nos amis français. Voici, dans le cabinet de Monsieur Cooremans, bourgmestre, la cérémonie de la signature du livre d'or. On reconnaît de gauche à droite : Monsieur Benedetti, préfet de la Seine ; M^{lle} Van den Heuvel, échevin de l'Etat Civil ; Monsieur Bousquet, ambassadeur de France ; Madame Van Leynseele, échevin des Beaux-Arts et Monsieur Dardel, président du Conseil général de la Seine. (Copyright Ag. Belga)



Cité. Et la silhouette de Notre-Dame de Paris présente une certaine ressemblance avec celle de la collégiale des Saints Michel-et-Gudule. Par ailleurs, si nous en croyons Victor Hugo, « L'Hôtel de Ville de Bruxelles est un bijou comparable à la flèche de Chartres ». Et, vers 1875, dans son roman « Une Parisienne à Bruxelles », Caroline Gravière faisait dire, à une de ses héroïnes : « J'ai été frappée de la ressemblance des nouveaux quartiers de Bruxelles avec Paris ».

Paris et Bruxelles ont souvent été associés dans l'affection ou dans l'esprit des écrivains et des voyageurs. Bruxelles, pour Gérard de Nerval, « c'est la vie de Paris dans un cadre étroit ». Le nonce apostolique Cima, personnage qu'Anatole France fait naître à Rome, trouve les deux cités aussi agréables l'une que l'autre : « Je me plais mieux à Paris ou à Bru-



A l'occasion des cérémonies du Jumelage, le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant avait organisé dans le Grand Auditorium du C.E.R.I.A. un spectacle folklorique en l'honneur de la délégation française qui apprécia fort le savoir-faire de nos Gildes brabançonnes. (Copyright Agence Belga)

xelles, dit-il, qu'à Rome ». Octave Mirbeau parle du « parisianisme » de Bruxelles, ce qui, sous sa plume, est moins un compliment qu'une constatation. Fromentin fait allusion à la périphrase ayant cours de son temps pour désigner notre capitale : un petit Paris.

Les deux grandes villes, incontestablement, présentent certains points de ressemblance. Toutes deux ont fait alliance avec la forêt. « Heureuses les villes qui sont gardées par les

arbres », s'exclamait Emile Verhaeren. Bruxelles a le Bois de la Cambre — cette réplique du Bois de Boulogne — et cette vaste forêt de Soignes qui « à trois heures de Paris », notait La Varende, ouvre son « oasis de fraîcheur et de repos ». C'est Soignes qui révéla à Rodin la beauté des arbres. Paris s'entoure également de frondaisons touffues : bois de Boulogne, de Meudon et de Vincennes, forêts de Sénart et de Saint-Germain.

On a dit parfois que le Brabant est l'Ile-de-France de la Belgique... et le département de la Seine est le cœur même de l'Ile-de-France. A Couture-Saint-Germain, en Brabant, l'église garde précieusement une statue polychrome du XIIIème siècle représentant Saint Germain l'Auxerrois et le taillis occupant le rebord du plateau faisant face à la minuscule agglomération a été baptisé « Bois de Paris ». Maints toponymes brabançons rappellent, de même, la province centrale de France. Dépassant Waterloo, nous arrivons au « Petit-Paris ». Et nous avons aussi, près de Vilvorde, notre Marly... qui, bien sûr, n'a pas le charme de l'authentique.

Nous voici sortis de l'agglomération bruxelloise. Promenons-nous quelques instants en Brabant. Gaasbeek garde le souvenir de Marie Peyrat. Les perspectives de Tervuren rappellent un peu, en moins ample, celles de Versailles. Roger Martin du Gard s'attarda, un jour, à les contempler. Le Nôtre, qui travailla à Versailles et en plusieurs autres endroits de la Seine, dessina les jardins de Rixensart qui rééditent, en roman pays, le charme de l'Ile-de-France. Le souvenir de cette région favorisée s'imposait à Louis Veuillot, hôte du château de Bonlez : « Que cette Belgique est donc fleurie ! Ce qu'il y a de lilas pâlisants, de roses naissantes, de muguets, d'épinevinette, d'épine blanche, d'épine rose, et ce qu'il niche de rossignols là-dedans, c'est inimaginable ! Et quels arbres ! Plus beaux que les plus beaux de Ver-

sailles !... ». Ici comme là-bas, les villes et les villages sont bien accordés au cadre naturel où ils s'épanouissent.

De la géographie, passons à l'histoire. Vers l'an 1000, l'un des premiers seigneurs de Bruxelles, Lambert de Louvain, épouse la fille de Charles de France. D'autres mariages, par la suite, uniront Seine et Brabant. Louis XI séjourne à Genappe et c'est là, en Brabant, que naîtront le dauphin Joachin — dont le Brabant garde, à Hal, le petit cadavre — et Anne de Beaujeu. La révolution brabançonne, plus tard, coïncidera avec la prise de la Bastille et c'est à Waterloo que Napoléon fera, d'une défaite des armes de la France, la plus éclatante de ses victoires... car c'est à partir de Waterloo que sa légende a grandi.

On pourrait, partant à l'aventure à travers l'« onduleux, varié, lumineux » pays de Brabant, rencontrer d'autres personnages venus de la région parisienne et du département de la Seine. Jean-Baptiste Rousseau, natif de Paris, résida longtemps à Rebecq-Rognon et dort de son dernier sommeil à Bruxelles, dans l'église Notre-Dame des Victoires, au Sablon. Montalembert, parisien de dilection, fit de fréquents séjours à Rixensart, chez son beau-père, et Jules Supervielle, cet Uruguayen d'Ile-de-France vint à plusieurs reprises prendre, à Ohain, quelques jours de repos.

Seine et Brabant, ayant semblable visage accueillant, ont entretenu aussi, au long des siècles, de multiples rapports dont un historien nous dira peut-être un jour la richesse et la profondeur. Ces relations ont été favorisées, sans doute, par



fait que — comme l'écrivait un Allemand, George Forster — « les traits des Brabançons auraient plutôt quelques rapports avec ceux des Français », fait déjà noté par Eustache Deschamps qui, l'un des premiers, célébra — en 1380 —, les charmes de Bruxelles et l'aménité de ses habitants : « Compagnie douce et courtoises gens ».

Le jumelage de la province de Brabant et du département de la Seine consacre donc une alliance inscrite dans les faits depuis longtemps. Il souligne la communauté de deux destins et est de nature à renforcer les liens d'amitié existant entre Bruxelles et Paris comme entre notre pays et la France... cette France qui a, pour Président, le Général de Gaulle, citoyen d'honneur de notre capitale depuis le 11 octobre 1945.

J. DELMELLE

Le 3 mars au matin les représentants du Conseil général de la Seine ont été fleuris, en compagnie de Monsieur Bousquet, ambassadeur de France, la Tombe du Soldat Inconnu, place du Congrès. (Copyright Ag. Belga)



Le jeudi 3 mars 1960, au cours d'une séance académique du Conseil provincial du Brabant, le Département de la Seine et la Province de Brabant ont officiellement consacré leur jumelage. Voici au bureau présidentiel, M. Dardel, sénateur, Président du Conseil général de la Seine, prononçant son discours après avoir prêté serment. (Copyright Ag. Belga)



LEMBEEK - Vue du côté Sud-Ouest. (Photo de Sutter)

Les Vikings dans nos contrées

LEMBEEK, un village de la région limoneuse brabançonne, est situé sur la frontière linguistique, à la limite du si pittoresque Brabant wallon, sur la chaussée de Bruxelles à Mons, à 3 km de Hal. A Lembeek se perd le cours supérieur de la Senne, et

L'histoire de LEMBEEK et son patron SAINT VERON

On peut apercevoir encore le long de ses rives, de la roche cambrienne. Le territoire de Lembeek a été réduit par le Traité de paix de Lembeek, en 1194 : les terrains de Ste-Waudru de Mons ont alors été annexés à Hal. La commune se compose actuellement d'une étroite et assez régulière bande de terrain, située de part et d'autre de la Senne ; des deux côtés de cette rivière cette bande de territoire suit la pente de la vallée. Sur la rive gauche de la Senne, en face de la sortie de la grande courbe de la rivière où était située autrefois l'ancienne ville, se trouve actuellement le centre du village. Au court d'un siècle et demi, l'aspect de ses environs s'est modifié à plusieurs reprises. Quatre fois notamment ils ont été complètement bouleversés. La première fois lors de la construction de la chaussée Bruxelles-Mons ; ensuite lors de l'aménagement du petit canal Bruxelles-Charleroi ; une troisième fois lors de la construction

du chemin de fer Bruxelles-Mons et enfin par la réalisation du nouveau canal à grand tirant d'eau. Tout récemment, lors de la reconstruction des écluses de décharge du canal à la Senne, un nouveau bras de celle-ci a été creusé. Lors de l'exécution de ces deux derniers travaux il n'a pas été tenu compte de la beauté sauvage du parc et des étangs du château ; mais ce qui est beaucoup plus grave, le volume d'évaporation d'eau nocive de la Senne a été augmenté.

Lembeek, chef-lieu des Celtes belges.

L'étymologie du nom.

Les paroles du poète Karel Lodewijk Ledeganck « Gij zijt niet meer gelijk weleer » (Vous ne vous ressemblez plus) sont toujours d'application à Lembeek, qui déjà avant l'ère chrétienne était le chef-lieu des Celtes belges. Lembeek s'appelait alors : « Belgis », selon les écrits de certains historiens. Leur affirmation n'est pas sans fondement, et nous sommes persuadés qu'un Jacques de Guise, par exemple, qui voyageait fréquemment dans nos contrées et visitait alors les églises, abbayes et châteaux, se basait sur des données, disparues aujourd'hui, mais qui pourraient probablement être retrouvées dans les archives de la bibliothèque du Vatican.

En dehors de l'affirmation de ces historiens il y a d'autres faits qui confirment leur thèse.

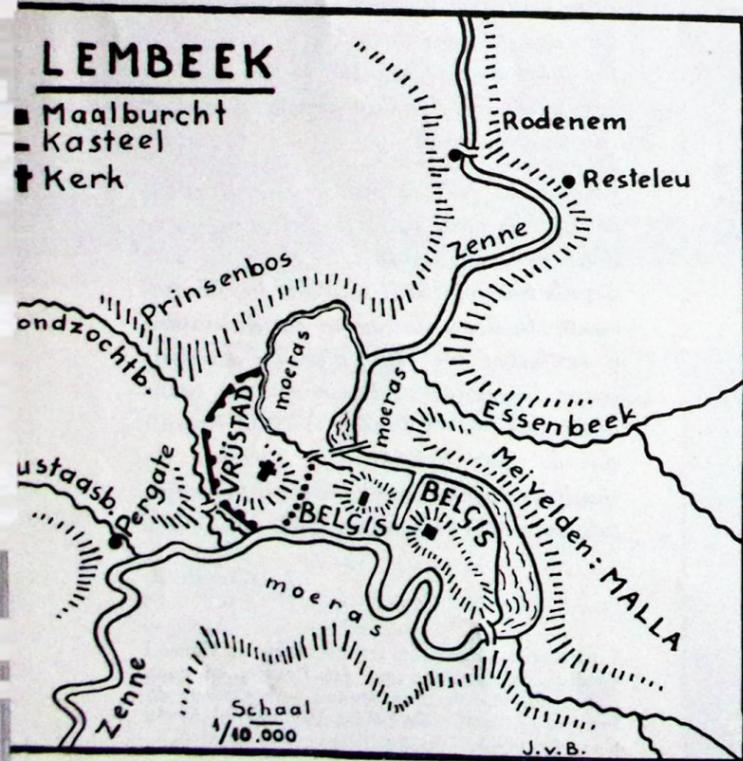
En premier lieu il y a les nombreuses armes en silex, récoltées à Lembeek dans la large courbe de la Senne ou dans l'étang du château : ceci est la preuve de l'existence d'une colonie de Celtes à Lembeek. Dans tout le Pagus Brabantiae du Royaume de Charlemagne, on ne trouve nulle part ailleurs un endroit plus approprié pour y établir une ville et pour la défendre ; aucune autre rivière, en dehors de la Senne, ne possède une courbe d'une longueur de 800 m avec une embouchure aussi étroite. Cette courbe surplombée sur toute sa longueur d'une crête de dix mètres de hauteur de roche cambrienne, protégeait les habitants de la ville contre les inondations annuelles de la Senne. D'autre part cette roche relativement facile à extraire ainsi que les arbres de la Forêt de Soignes, toute proche, étaient des matériaux de construction fort appréciés.

Selon ces mêmes historiens, la ville « Belgis » fut détruite une première fois avant notre ère lors d'une



LEMBEEK - Vieilles maisons au quartier « Don Hoek », situé près de l'ancienne Pergatepoort. (Photo de Sutter)

LEMBEEK - Vieille ferme dont la porte typique a un encadrement en pierre cambrienne de Tubize. (Photo de Sutter)





LEMBEEK - Façade principale du Château de Lembeek, construit par le prince Willem Richardot, protecteur de Douai, comte de Gammerages, baron de Lembeek et Ottignies, en 1618. L'ensemble est exécuté en pierre cambrienne de Lembeek. Les souterrains sont taillés dans le roc même. Ce château est actuellement annexé au couvent. (Photo de Sutter)

LEMBEEK. La façade postérieure du château, actuellement façade principale. Le dais devant l'entrée est une construction récente. (Photo de Sutter)



lutte entre diverses tribus. Le vainqueur appela alors la ville reconstruite Lem(beek). Plus tard, paraît-il, quand les Francs s'y installeront, ils ajouteront le suffixe « becq » au terme celtique « Lem », non compréhensible pour eux (becq = beek ou ruisseau ; becq est une forme corrompue de beek qui n'a aucun sens et qui, par conséquent, n'a pas de raison d'être) ; « Lem » signifiait également : beek (ruisseau).

Sur le sceau le plus ancien de la ville libre de Lembeek on peut lire « Len(beca) » ; cette orthographe a probablement son origine dans une confusion, étant donné qu'en 1161, Wauthier I de Lens est appelé seigneur de Lembeek.

Wauthier I de Lens est issu de la Maison danoise sur Wijnen - Balinghen - Bonen - Lens. La Maison de Lens y possédait d'importants biens féodaux dès le X^e siècle, au moment où la veuve Mathilde de Balinghen de Saxe, ancienne comtesse de Flandre, se maria avec Godefroid, sous-duc de Lotharingie. Nous rencontrons en 976 son cousin Herman I ou Hermanfried de Tuitberge comme comte de Tuitberge sur Lombeek qui constitue une fondation commémorative de Lembeek.

Il est le protecteur : de l'abbaye épiscopale de Deutz (Tuits) près de Cologne ; de l'abbaye St Bavon à Gand et de l'abbaye de Nivelles ; cette dernière abbaye acquit vers 850 : Lembeek, Tubize, Ittre, Hennuyères, Roosbeek (Rebecq), Lombeek, Wambeek, Lennik, Gooik, Pepingen, etc.

Les Vikings gouvernent nos contrées.

Saint Véron, Prince Royal, est issu des Vikings du côté maternel.

Quel est le nom réel de ce prince détrôné ?

Avant l'invasion des Vikings ou Normands on ne parle que d'un seul comte dans nos contrées, Witger, qui gouvernait dans la dernière moitié du VII^e siècle. Sa famille est une famille de saints.

Ne parlons que de ses filles sainte Renelde et sainte Gudule. Les membres de cette famille sont principalement cités à Kontich, Hamme (Herdersem), Zanten (Saintes), Nivelles, Virginal, Lobbes, Maubeuge et Condé.

Après la Maison de Witger nous trouvons des Vikings comme vassal du roi ; ils sont issus de la Mai-

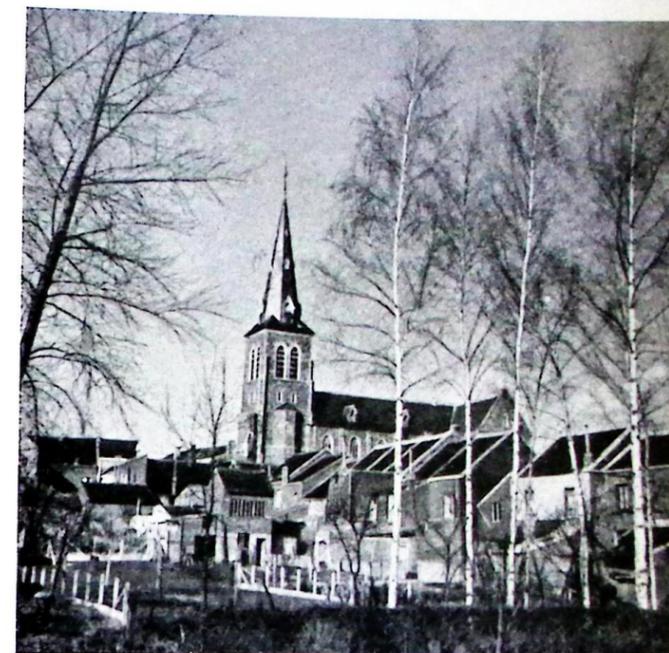
son Royale de Danemark. Les Vikings n'apparaissent que sporadiquement après la mort de Charlemagne (814). Ils se livrent à quelques pillages. L'empereur et l'église se rendent compte du danger. En 822, les moines Hallitger, le futur évêque de Cambrai, et Ebbon, le futur évêque de Reims, sont envoyés au Danemark comme missionnaires. Ils ont un succès de courte durée mais parviennent à convertir le roi Harald (1). Deux années plus tard, le roi Harald est chassé du Danemark.

Il obtient droit d'asile à la Cour de Mayence (2). Dès ce moment les Vikings réapparaissent. Leur haine contre tout ce qui est chrétien, leur donne une nouvelle énergie. Renier, prince royal, débarque en Basse-Lotharingie et la conquiert au détriment de l'Empereur Lothaire I^{er}, qui lui offre le territoire conquis en bien féodal. Dorénavant Renier est également nommé « Lothbrok » (3) : son domaine est le Lotharinge-broek et celui-ci comprend les embouchures de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin ou Darnau (= Doregouw), avec Dorestad comme chef-lieu, ainsi que les contrées Brabant, Haspengouw et Henegouwe.

Après sa mort lui succède Gieselbert, son fils aîné. Deux autres fils, Hasting et Bjoer, commenceront leurs expéditions de pillage en Franconie de l'Ouest après le partage du Royaume de Lothaire I, et probablement sur l'instigation de leur beau-frère Lothaire II.

Nous donnons tous ces détails parce que les descendants de Ragner Lothbrok ont gouverné ici pendant des siècles, et parce que nous pouvons considérer sa fille Tuitberga comme la mère de saint Véron.

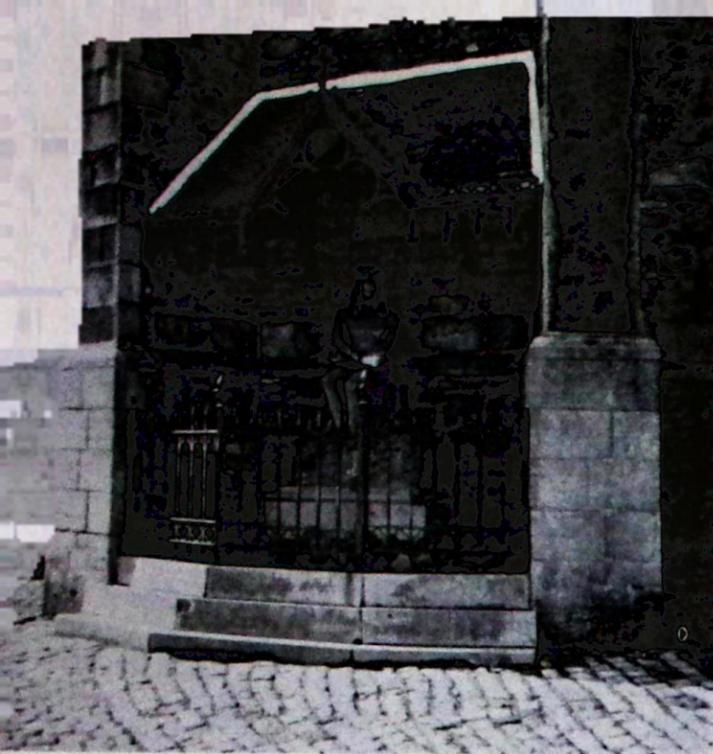
Selon la tradition, et ainsi qu'il est d'ailleurs écrit sur sa tombe, saint Véron, le patron de Lembeek, était l'arrière-petit-fils de Charlemagne, et on l'a considéré jusqu'ici comme le fils de Louis le Germanique. On ne fait, toutefois, nulle part mention d'un Véron (Frohne > Fruhne) comme fils de ce dernier. Otbert, supérieur de Gembloux (1012), place Véron avec sa sœur Vérone à la Cour de Louis le Germanique. Ce supérieur devait être bien au courant des faits, car il a écrit une « Vie de saint Véron » à la demande de Régnier de Hainaut, descendant de Ragner Lothbrok. Par respect du pouvoir impérial il ne parle pas de la situation réelle. Qu'était-il, en fait, arrivé à la Cour de Louis le Germanique ? Son cousin, le Roi Lothaire II, possédait



LEMBEEK - Une vue splendide de l'église, prise du Jardin de Fatima. (Photo de Sutter)

LEMBEEK - Détail du chœur classé d'une église antérieure, exécuté en style cistercien et restauré en 1528. (Photo de Sutter)





LEMBEEK - Chapelle « Ecce Homo » entre deux contreforts du chœur classé, provenant d'une église antérieure. (Photo de Sutter)

LEMBEEK - Statuette de sainte Anne en chêne polychromé, provenant probablement de l'ancienne chapelle Sainte Anne (Malla). Elle est conservée à la sacristie. (Photo de Sutter)



en fief la Franconie ou Lotharingie. Lothaire II, qui avait épousé Tuitberga, fille du Ragner Lothbrok, le Viking, pouvait toujours compter sur l'appui des Vikings : ceci constituait un obstacle pour l'empereur. Tuitberga, nommée ainsi d'après son bien féodal Tuiberge (Lombeek), fut bientôt, sur l'instigation de l'empereur, répudiée par Lothaire II, qui envisageait d'épouser une certaine Waldrode. Mais le pape Nicolas I menaça de les excommunier. Lothaire II voulut néanmoins réaliser ses desseins. Il fut en sorte que Gunther, le frère de Waldrode, devienne archevêque de Cologne et son autre frère, Hildwin, évêque de Cambrai, mais ceci échoua (4).

Pendant ce temps le pape Nicolas I mourut, et Lothaire II profita de l'occasion pour éloigner sa femme légitime. Lothaire II avait eu un bâtard, Hugo de Waldrode. Il devint entre autres supérieur lai de Lobbes en 881. C'est pour la possession de cette abbaye, que vingt ans auparavant, un conflit éclata entre l'empereur et Hubert, un autre frère de Tuitberga, conflit remporté par Hubert qui gaspilla les trésors de l'abbaye pour équiper son armée (5).

Après son expulsion, Tuitberga résidait dans sa propriété à Tuitberge. C'est là que, deux années plus tard, elle fut informée du décès de son époux, le roi Lothaire II. On peut l'identifier avec la dame Angela, qui légua sa propriété de Leeuw-St.-Pierre à l'Abbaye de Deutz (Tuits) à Cologne. Elle doit également avoir légué la contrée de As, y compris Tuitberge (Lombeek) à l'abbaye de Nivelles. Elle a sûrement procédé à ces donations pour se mettre elle-même ainsi que ses enfants sous la protection de l'Église. Tuitberga, alias Angela, mourut peu après Lothaire II et c'est alors que Louis le Germanique, qui s'était approprié la plus grande partie de la Lotharingie, enlève de force ses enfants — Véron et Vérona — vers son palais.

Véron était-il assez âgé pour emporter un souvenir de sa région natale ? Ou a-t-il, plus tard, été informé discrètement ? Il est certain qu'il a eu la nostalgie de son pays natal, puisqu'il s'évade du palais impérial avec la complicité de sa sœur. Ce n'est pas vers Lombeek même qu'il se dirige, mais bien vers la vieille ville de Lembeek.

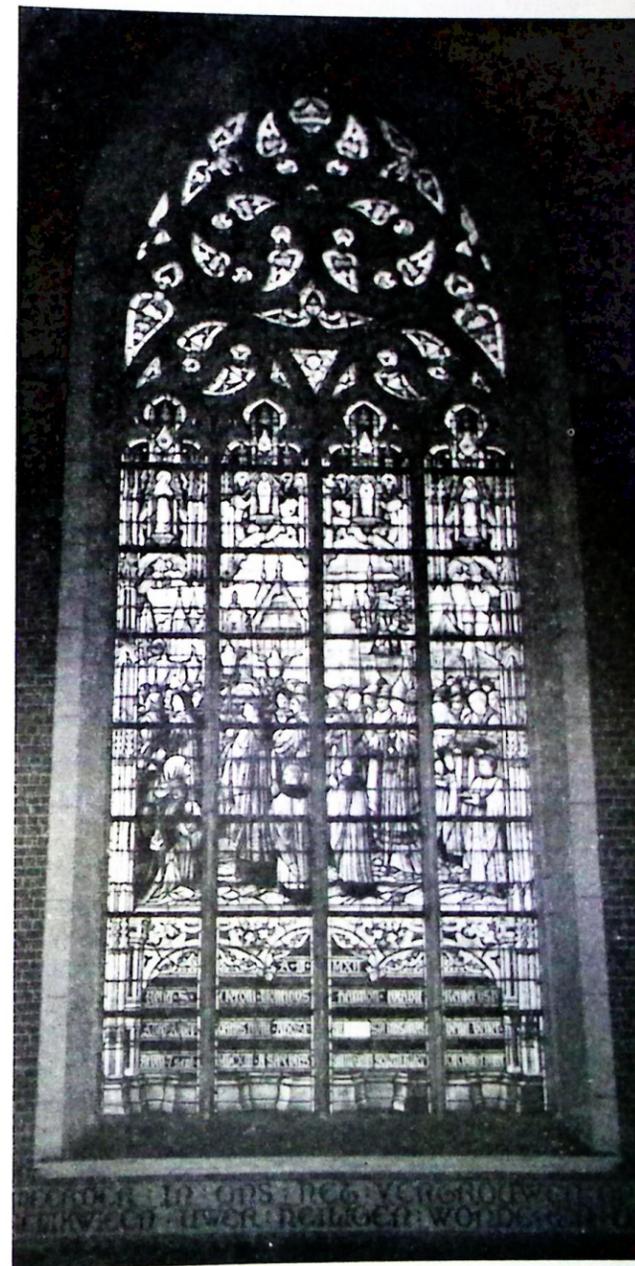
A-t-il pensé, un moment, à faire valoir ses droits sur son Royaume de Lotharingie ? Il est certain qu'il se cache à Lembeek pendant une dizaine d'années et

qu'il y vit, comme valet de ferme, une vie de servitude et d'amour du prochain. Il meurt à Lembeek en 863, et peu de temps après, sa sœur, prévenue par le ciel, vient visiter sa tombe à Lembeek. Elle commencera elle-même en secret une vie retirée à Leefdaal. Un an après la mort de saint Véron, son oncle Hubert se révolte contre l'empereur.

Aussitôt la tombe de saint Véron est glorifiée par de nombreux miracles. Mais en 879, une nouvelle invasion de Vikings a lieu. Des Flandres jusqu'en Bretagne, la côte et tout l'arrière-pays sont l'objet d'expéditions de conquête. Les gens de nos contrées, qui mènent une vie assez paisible sous le gouvernement des descendants de Ragner Lothbrok, ont beaucoup à souffrir. Les princes Danois Siegfried, Hasting, Godefroid et Rollo I viennent saccager la Flandre et la Zélande. Rollo I débarque à Walcheren et conquiert nos contrées. Il se contente heureusement d'accepter la caution et les trésors (882) du Ragner II vaincu, petit-fils de Lothbrok. Ensuite, il part pour conquérir la Normandie (884). Mais, venant de la Frise, qui a été conquise par son frère Godefroid, les Vikings descendent vers nos régions. C'est à Hesloo sur la Geule (Limbourg) qu'ils établissent leur quartier général.

C'est aussi de cette place qu'ils procèdent pendant dix années à des expéditions de pillage.

En 892, ils sont vaincus par l'empereur Arnout de Carinthie dans une bataille qui a lieu près de Louvain. C'est ainsi que la terreur prend fin dans nos contrées. Vers 882, Lembeek a également été presque totalement détruite par les Vikings. Et comme pour la ville de Soignies, ce n'est que beaucoup plus tard que Lembeek a été reconstruite et habitée. Entre-temps, le souvenir de saint Véron s'était totalement perdu. Mais de quelle façon saint Véron était-il en odeur de sainteté ? En 1004, Humbert, curé de Lembeek, reçoit, en deux visions, l'ordre de réhabiliter la tombe oubliée d'un saint anonyme. Deux ans après, on procède à l'ouverture de cette tombe pour préserver les ossements sacrés contre les effets de la guerre ; ils sont provisoirement transférés à Mons. Il est à remarquer qu'à ce moment on n'a trouvé dans la tombe qu'une petite pierre portant le mot « Verone » dans le sens de : serviteur de Dieu ou Saint. Les gens simples de cette époque l'ont pris pour le vrai nom du saint. Mais, Régnier V, comte de Mons, et descendant lointain de Lothbrok, en



LEMBEEK - Vitrail dans le transept droit : « Les Reliques de saint Véron sont vénérées à Mons par le comte Régnier III de Hainaut » (1012). (Photo de Sutter)

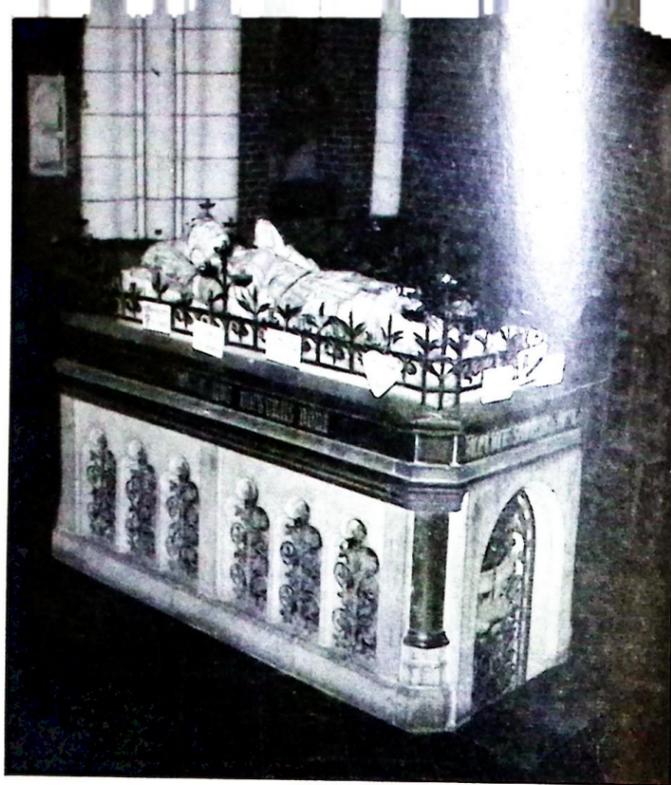
savait plus. Avec son frère Lambert, comte de Louvain, il venait de régler un différend qui l'opposait à l'empereur et c'est la raison pour laquelle il ne voulait donner aucune suite à cette vieille affaire. Il charge Otbert, abbé de Gembloux, d'écrire la vie de saint Véron, en stipulant que les détails au sujet de son origine doivent être passés sous silence. C'est la raison pour laquelle, encore aujourd'hui, on peut se poser la question : quel est le vrai nom de l'héritier légal du roi Lothaire II ?

Probablement après la mort du saint fut créé à Lembeek un chapitre de chanoines. Ce chapitre prit la fuite à l'arrivée des Vikings et s'établit alors dans la nouvelle ville de Mons, sous la dénomination de « Chapitre de St. Germain ». Pendant des siècles il posséda des biens à Lembeek : en 1192, le chancelier de Hainaut, Giesbert de Berges, était administrateur de ces biens. Germain ou Herman serait le vrai nom de saint Véron. On retrouve le nom de Herman chez des descendants des Vikings. Ou serait-il permis d'appeler saint Véron, Lothaire, comme son père ?

La guerre de douze ans pour Lembeek bouleverse le sud-ouest de l'Europe. La paix de Lembeek, 1194, garantie par toutes les grandes villes du Brabant, des Flandres et du Hainaut.

C'est Giesbert de Berges, chancelier de Hainaut et protecteur des terres des chanoines de St Germain et de celles de l'abbaye de Sainte Waudru, situées à Lembeek, qui nous fait le récit de la guerre pour Lembeek : il le fait avec une certaine partialité, parce que, peu avant, le duc de Brabant avait pris Berg-op-Zoom (Berges) à son père Henri, qui était seigneur d'Uccle, Stalle et Forest.

Giesbert de Berges nous mentionne le premier seigneur connu de Lembeek, c'est-à-dire Wauthier II de Lens. Celui-ci avait hérité de son père Wauthier I le titre de comte de Hainaut ; il possédait, en outre, d'importants biens féodaux des comtés de Bonen et de Flandres et du duché du Brabant : il était avoué de l'abbaye de St Bavon à Gand et de celle de Ste Gertrude à Nivelles : il possédait en alleu : la seigneurie de Beringen, qui comprenait les villages de Leerbeek, Pepingen, Bellingen, Bogaarden, Beert, Bierghes et probablement Lembeek.



LEMBEEK - Le cenotaphe actuel du prince royal, saint Véron. Le gisant date de 1628 et mesure 1 m 75. (Photo de Sutter)

LEMBEEK - Détail de l'autel latéral ; au-dessus : le reliquaire de saint Véron, datant du XVIII^e siècle ; en-dessous : « Le Bras de saint Véron » qui, tout ou long de la procession, est offert à la vénération des fidèles. (Photo de Sutter)



Un peu avant 1180, sa belle-sœur Giletta, dame de Op-Brakel et veuve de son neveu Wauthier van Aa (Anderlecht), châtelain de Bruxelles, se marie avec Gozewijn, seigneur d'Enghien. Wauthier II de Lens fait un échange de biens avec sa belle-sœur, la dame d'Enghien : il reçoit des biens, provenant des Maisons de Braine et van Aa, et devient châtelain de Bruxelles ; en échange, il inféode ses propres terres à la Maison d'Enghien, c'est-à-dire : Leerbeek, Bogaarden, Beert et Lembeek.

Par ces dispositions, l'îlot hennuyer de « Halle » se trouve doublement relié à la terre maternelle de « Hainaut », une fois par Bogaarden et Beert, une autre fois par Lembeek, qui était limitrophe au fief brabançon d'Enghien. Le territoire d'Enghien obtenait ainsi une forme sphérique. Toutes ces dispositions ont certainement été exécutées selon les règles établies. Mais lorsque, à son tour, Gozewijn, seigneur d'Enghien, accorde tous ces villages au comte de Hainaut, une menace immédiate en résulte pour le Brabant. Le comte de Hainaut transforme Lembeek en place forte. Godefroid III, duc de Brabant, s'y oppose formellement et en novembre 1182, son armée entre à Lembeek. Il démolit toutes les fortifications. En même temps, le duc occupe le château de « Wannaken », siège de la seigneurie de Beringen, défendu par le seigneur de Lens. Immédiatement après, le comte de Hainaut rassemble son armée à Braine-le-Comte, d'où il entreprend l'occupation du fief brabançon d'Enghien, avec le château fort de Tubize.

On transporte immédiatement des armes et des vivres vers Tubize. Les douves du château sont élargies et ses tourelles fortifiées. L'armée hennuyère est renforcée par des troupes, venant des Flandres, Artois, Avesnes et Namur. Tous les grands seigneurs de ces régions y sont représentés avec leurs bannières. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, y est également venu et a constaté que les Brabançons sont en minorité. Il parvient à imposer un armistice à son beau-frère, le comte de Hainaut, jusqu'à l'octave de l'Épiphanie. Philippe agit ainsi pour des raisons bien déterminées. Depuis son second mariage avec Mathilde de Portugal, il espère avoir un successeur au trône, et l'accord qu'il a conclu précédemment avec son beau-frère lui barre le chemin. En plus, sa nièce Marie de Bonen, fille de feu son frère Mathieu, est fiancée avec Henri de Brabant, successeur au trône.

Pendant l'octave de l'Épiphanie, Philippe d'Alsace se rend à nouveau à Tubize et Lembeek. Il rencontre à Lembeek, le duc de Brabant. Il estime que les Brabançons ne sont pas encore de force à se mesurer avec les Hennuyers. Pour cette raison il conclut avec son beau-frère un second armistice qui devait durer jusqu'au retour de croisade de Godefroid III de Brabant. Philippe défend à son beau-frère, d'autre part, d'ériger de nouvelles fortifications, sous menace de se ranger du côté des Brabançons.

Le 1 août 1184, Henri de Brabant, qui a remplacé son père malade à la croisade, est rentré. Le lendemain déjà recommence la guerre pour Lembeek. Le comte Baudouin V occupe Tubize, pendant que Godefroid III s'empare de Hal. Le comte de Flandre intervient à nouveau et propose des pourparlers : il envoie vers Hal un de ses sénéchaux, Helien de Wavrin, avec trois cents chevaliers, des fantassins et de la cavalerie. Mais ces parlementaires servent de renfort aux Brabançons et ils occupent ensemble Lembeek, qu'ils mettent à feu. Dès cet instant l'avant-garde hennuyère fonce. Selon l'estimation de Giesbert de Berges, les Hennuyers perdent 80 cavaliers et les Brabançons 340. Mais un moine d'Anchin dit que Baudouin V dut reculer par suite de la trahison des Flandriens et d'autres seigneurs hennuyers.

Le lendemain, Jacques d'Avesnes qui était parmi les parlementaires, propose un nouvel armistice de deux ans. Les deux partis signent, mais l'accord n'est pas respecté. Entre-temps la guerre pour Lembeek prend de l'extension et provoque des conflits épouvantables dans le Sud-Ouest de l'Europe. Giesbert de Berges s'écrie : « Damné Lembeek - cause de tant de malheurs ».

Par la paix du 24 juin 1185, Tubize est rendu au Brabant. Le château brabançon « Wannaken » revient au seigneur d'Enghien, qui l'occupe temporairement, son château d'Enghien ayant été détruit par les Flandriens.

La guerre continue toutefois autre part et le différend pour Lembeek n'est toujours pas liquidé, car au Traité de Werden en 1190, le duc de Brabant indemnise le comte de Flandre pour la moitié de ses fortifications détruites à Lembeek (6). Entre-temps Philippe d'Alsace meurt de la peste à St-Jean-d'Acre et Baudouin V de Hainaut lui succède en Flandre.

Le 1 août 1194, Baudouin V remporte la victoire sur l'Union Brabant-Limbourg à Neuville sur la Méhaigne. Vingt jours après, le 20 août 1194, la Paix de Lembeek est définitivement signée dans le hameau Rodenem situé entre Lembeek et Hal. Rodenem appartenait à la seigneurie de Beringen.

Par la Paix de Lembeek les deux partis se promettent une aide mutuelle. Ce traité fut garanti, d'un côté par les villes d'Anvers, Bruxelles, Louvain, Nivelles, Gembloux, Tirlemont et Jodoigne ; de l'autre côté par les villes de Binche, Quesnoy, Valenciennes, Mons, Grammont, Audenarde, Courtrai, Ypres, Bruges et Alost. Ce traité fut confirmé encore une fois par Baudouin VI le Jeune, dit de Constantinople, en 1195 à Rupelmonde (7).

Les principales dispositions de ce traité étaient les suivantes :

1) Lembeek devient un territoire libre et une ville libre. Le centre de la ville et la partie de la rive gauche de la Senne reviennent au seigneur d'Enghien. La rive droite de la Senne et le Bérinegat — après Perregat — restent la propriété du seigneur de Lens, qui devient en outre patron et châtelain de Hal.

2) Le seigneur d'Enghien conserve Leerbeek, Bogaarden et Brages en fief de Wauthier III de Lens. A son tour le seigneur de Lens reprend tous ces villages comme vassal d'Enghien. C'est ainsi qu'en 1223, le seigneur de Lens, qui s'appelle alors Wauthier de Leerbeek, donne des terres à l'abbaye d'Affligem qui se trouvent sur son « alleu » Bellingen, Leerbeek et Bierghes.

La seigneurie de Beringen comprenait à ce moment sur Leerbeek, Beringen, Bogaarden, Brages, Hellebeek, Esschenbeek, Rodenem et la Malla (Lembeek). Cette seigneurie n'a jamais été bien définie.

En 1190, le duc de Brabant appelle ce territoire : « La partie de Lotharingie qui s'étend jusque dans le Hainaut, à l'endroit nommé « le tronc de Béranger ». L'historien Reiffenberg y ajoute : « Cet endroit nous est inconnu à ce jour. » (8)

La « Vieille Liberté de Lembeek ».
Sa bière renommée, le « Lambic ».
Sa célèbre procession de St Véron.

La « Vrij Poorte » ou « Vieille Franchise de Lembeek » ne dépendait que de « Dieu et du Soleil »

comme les chartes le disent d'une manière typique. En réalité le seigneur y possédait tous les droits. Il était seulement tenu, lors de son entrée, de prêter serment sur l'évangile et les reliques de saint Véron. Mais il nommait le grand bailli, le châtelain ou maréchal, le maire et les sept échevins, le secrétaire, le receveur, le sacristain et le marguillier, le maître des pommes, l'officier judiciaire et les officiers de garnison. Il détenait, en outre, bon nombre de privilèges.

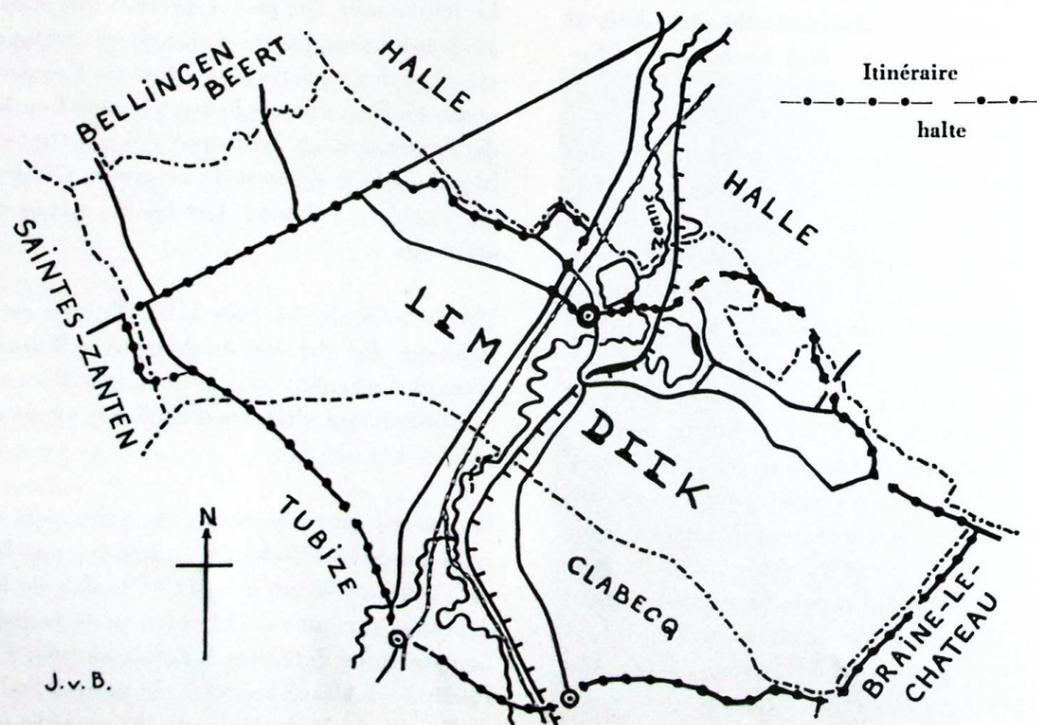
La Vieille Franchise de Lembeek obtenait ses propres lois qui étaient uniques à ce moment. Les criminels et les proscrits trouvaient asile à Lembeek, pour autant qu'ils payaient la caution destinée à l'achat de vin pour le seigneur et ses dignitaires. La Franchise tirait profit de plusieurs brasseries et de ses distilleries. Qui ne connaît encore à présent la savoureuse bière « Lambik » qui trouva son origine à Lembeek.

La Ville Libre de Lembeek ne possédait qu'un petit territoire. La densité de sa population devint néanmoins de plus en plus importante et même plus importante que celle de Hal, appelée, en 1200, la Nouvelle Ville, et qui devint un important bastion hennuyer. En 1802, Lembeek compte encore toujours 7310 habitants — donc plus qu'à ce jour — alors que Hal n'en comptait que 3746.

C'est de tout le groupe de mandataires du château, de la justice, de la commune et de sa milice, qui suivaient chaque année la Relique de st Véron dans son tour de la Franchise, qu'est issue son unique et renommée « marche militaire ». Les uniformes des soldats ont évolué avec le temps : les uniformes riches de couleurs, antérieurs à la première guerre mondiale, ont été conservés, par le fait que, dans la suite, les uniformes n'eurent plus la même beauté. La marche militaire de saint Véron sort le lundi de Pâques. Plusieurs jours auparavant, les groupes s'exercent individuellement, principalement les fanfares.

Le lundi de Pâques, avant le lever du soleil, les habitants de Lembeek se réveillent au son des clairons qui appellent les participants à la marche. Au Prinsenbos, ainsi que dans les hameaux le bruit de l'artillerie légère annonce l'heureux événement. Après la messe solennelle de huit heures, la procession ordinaire, formée à la porte de l'église, accompagne les Reliques jusqu'à la rue des Casernes de la Vieille

Marche de Saint-Véron



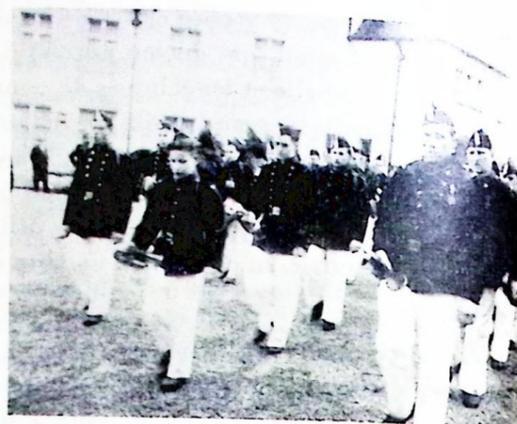
J.v.B.



LEMBEK - Le cortège traverse le village.

LEMBEK - La grande statue de saint Véron est portée dans la procession.





Plusieurs groupes
de la
Procession militaire
sont reçus au
château de Lembeekbos



Franchise. Après la vénération des Reliques les porteurs entament le premier trajet vers le Berendries. Les fantassins et la cavalerie, ne pouvant suivre le cortège dans les petits et étroits chemins de ce premier trajet, prennent la chaussée vers la Malla jusqu'à Maesdal, où ils rejoignent les Reliques. Sur la carte, jointe à cet article, on peut reconstituer les divers trajets ; certains passent même sur le territoire des communes limitrophes. La procession dure de 9 h à 17.30 h ; c'est la raison pour laquelle on est arrivé à appeler cette marche militaire : « La marche de jour de saint Véron ». Un nouveau nom réclame également un nouveau sens et un nouveau style ! Les groupes actuels dans leurs uniformes bariolés ne suffisent plus historiquement à l'expliquer, ils devraient être remplacés partiellement par des fantassins et cavaliers des siècles passés. Certains soldats devraient apprendre à se conduire comme il le faut afin que le nom « procession d'ivrognes » disparaisse une fois pour toutes langage populaire. Cette procession est, en effet, organisée en l'honneur d'un saint et quel saint !

La commune de Lembeek a l'occasion de voir accroître encore les spectateurs à Pâques. Elle a l'occasion de présenter un folklore valable aux touristes.

- (1) « Histoire du Diocèse de Cambrai » par le chanoine H. Lancelin, Valenciennes 1946, pages 59 et 60.
- (2) Idem, page 60.
- (3) « Danmarks Historie », J.H. Schultz Forlag, Kobenhavn 1941, bind I, page 441 et 442.
« Histoire de la Normandie », E.G. Léonard, Paris 1948, Presses Universitaires, page 20.
« Histoire de la Touraine », Pierre Leveel, Paris 1956, Presses Universitaires, page 29.
« Histoire du Comté de Hainaut » par de Reiffenberg, Bruxelles, tome I, page 61.
- (4) « Histoire du Diocèse de Cambrai » par le chanoine H. Lancelin, Valenciennes 1946, page 63-64-65.
- (5) « L'abbaye d'Aulne-La-Riche » par G. Boulmont, Gand et Namur, pages 87 à 90.
- (6) « Histoire du Comté de Hainaut » par de Reiffenberg, Bruxelles, tome II, page 108.
- (7) Idem, tome II, page 116.
- (8) Idem, tome II, page 109.

En dehors des ouvrages cités, cet article repose encore sur des données venant de :
« Alouden Staet van Vlaenderen » par P. Lansens ; « De gemeente Moorsel bij Aalst » par Oscar Reyntens, Gand 1892 ; « Leven en Eredienst van de Heilige Veronus » par P. Adolf de Denderwindeke, Hal 1895, et « Geschiedenis der Oude Vrijheid Lembeek » par Leop. Everaert et Jan Boucherij, Anvers 1877.

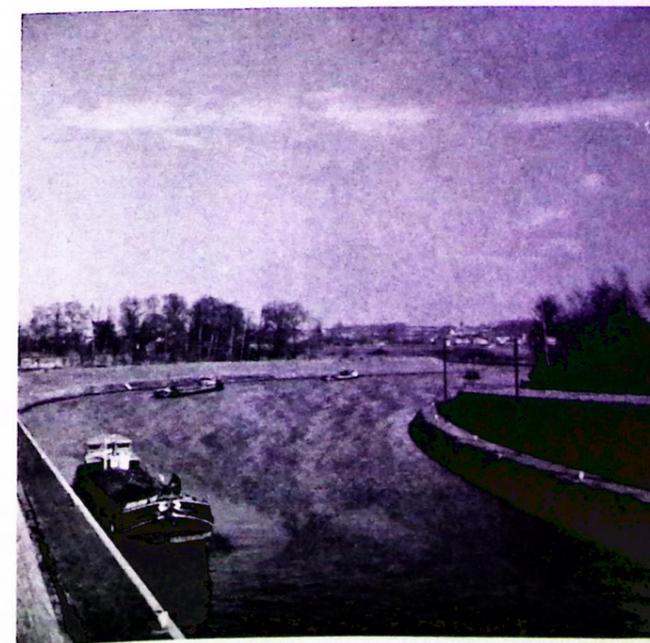


LEMBEEK - La « Tour de Mallakof » ou « Mallahof », érigée en 1853 à l'endroit où se trouvait l'ancien château-fort. On aperçoit la Senne qui serpente à sa base. (Photo de Sutter)

Dans quel état se trouve la ruelle vers la source de saint Véron ! C'est vraiment regrettable ! Que deviennent les places qui sont liées aux légendes de saint Véron ? Oui, il y vraiment beaucoup à faire à Lembeek !

Jan van BELLINGEN

LEMBEEK - Le large coude du canal, en aval de l'écluse. A l'horizon, on aperçoit la flèche du clocher de Essenbeek-Hal.





La maison du XVII^e s., dite « espagnole ». (Photoindus)

BRUXELLES ma ville...

DERNIEREMENT je révélais, dans ces colonnes, l'existence d'une maison du XVII^e siècle modestement cachée derrière un bel immeuble de style Louis XVI appartenant à un antiquaire installé place du Grand Sablon.

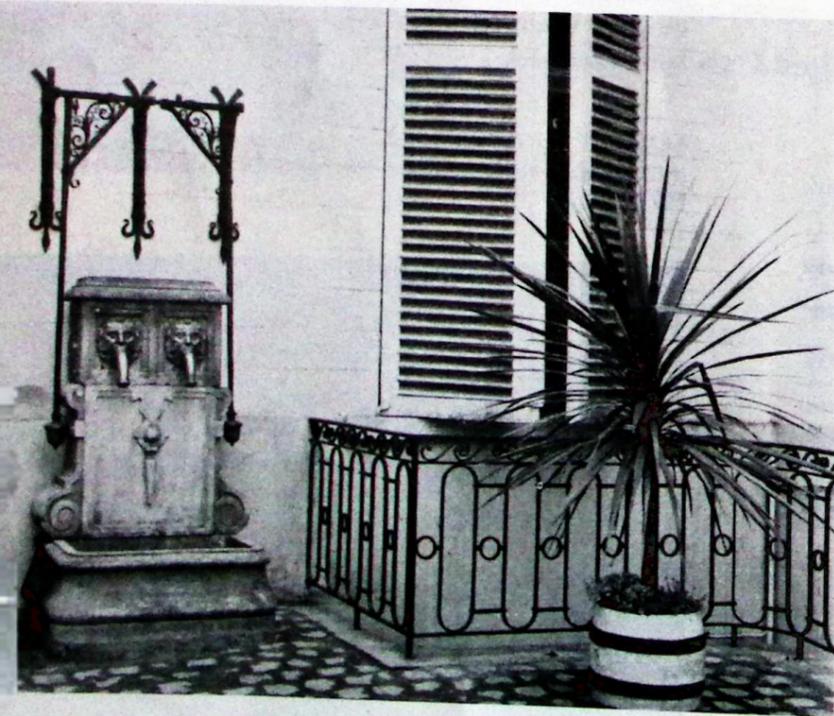
J'y reviens car, ignorée des Bruxellois, elle réserve d'heureuses surprises.

Afin de la découvrir il faut traverser — dans toute sa longueur — le large vestibule de l'hôtel de maître qui aboutit à une vaste cour-jardin dont les murs sont couverts de taques anciennes datées, pour certaines : 1623 - 1684 - 1709. Beaucoup d'entre elles reproduisent les personnages des fables de La Fontaine.

L'enchantement commence alors.

Immédiatement à gauche, une pompe en pierre bleue à 2 cracheurs représente des têtes de lions de l'époque de Rubens. Elle est surmontée d'une ferronnerie à fleurs de lys qu'on pourrait attribuer à Quentin Metsys tant elle est magistrale. Des pompes de ce genre existent à Anvers à la Maison Plantin Moretus, ainsi qu'à la Grande Boucherie, dans la cuisine.

Dans le coin proche est située la maison du XVII^e siècle, dite « espagnole », dont les intérieurs ont été diversement décorés. Je ne reviendrai pas à la description de l'extérieur déjà faite précédemment. La porte d'entrée ancienne, dont une photo nous montre la vétusté, est en chêne clouté et millésimé, ornementée de divers motifs, parquetage et étoile, et surmontée de l'armoire d'une vieille famille de Bruxelles : van Reynegom et Pipenpoy. Cette armoire, qui a été trouvée dans une collection parti-



Hôtel Costermans : pompe en pierre bleue à 2 cracheurs représentant des têtes de lions, de l'époque de Rubens.

(Photo Hayois)

culière, est incrustée au-dessus de la porte.

En entrant, nous nous trouvons devant un escalier dont le départ est en chêne sculpté Louis XVI. L'entrée est garnie de quelques peintures naïves, d'une collection de heurtoirs et de potences.

A droite, une petite salle à manger-cuisine a gardé sa cheminée d'époque gothique ; son plafond a été remanié au XVIII^e siècle. Cette pièce contient beaucoup d'antiquités : étouffoirs, crémaillères, chenets, une très belle série de lustres, un mobilier recherché et 4 fenêtres à volets abondamment sculptés ayant conservé leurs vitraux anciens.

A gauche, une salle Renaissance, avec ses fenêtres à volets simples, est restée dans son état d'origine. En décapant les murs, on a découvert, entre les fenêtres, une petite niche en Delft avec son robinet. Il est certain que cette fontaine était alimentée par une pompe placée sur la façade. C'est pourquoi le restaurateur a fait adosser au mur extérieur une pompe ancienne exactement dans les proportions voulues.

Au premier étage, une pièce, située immédiatement au-dessus de la salle gothique, a conservé son plafond Louis XIII à mascarons et arabesques, d'un très beau travail de peinture décorative, d'une fraîcheur et d'une vivacité de couleurs extrêmes. Il a été retrouvé intact sous un badigeon ; aucune retouche n'a dû être faite ! Des cheminées, des coffres, des coffrets, des tables basses garnissent cette pièce.

Dans la chambre de gauche, des boiseries Louis XV à alcôves, avec plafond à gorge, forment un ensemble fort élégant. La cheminée qui s'y trouve est ancienne ; cependant ce n'est pas la cheminée d'origine, celle-ci n'ayant pas été retrouvée. Cette pièce, qui était une chambre à coucher, contient un beau mobilier sculpté, des tables consoles, une importante collection de lustres en verre de Liège ancien.



Porte d'entrée ancienne en chêne clouté et millésimé (1790). (Photo Hayois)

Au deuxième étage l'escalier se termine en galerie. L'angle du fond gauche du palier supporte un élégant escalier à vis Louis XV qui conduit au grand grenier. Cet escalier provient d'une maison bruxelloise démolie il y a plus de cinquante ans. Le petit grenier de droite a été aménagé pour recevoir une collection des plus importantes de serrurerie gothique.

La pièce de gauche, également ancien grenier à poutres, contient les collections de cheminées, bois sculptés, lustreries et cuivres d'époque. Elle a conservé ses poutres en chêne, ainsi que son pavement en petits carreaux de terre cuite. Le coin gauche du fond de cette salle est fermé par deux portes en chêne, avec panneau de fer forgé, provenant d'une église française. Cette double porte dissimule une très jolie statue en pierre de Bourgogne exécutée par Claus Sluter au début du



Cheminée d'époque gothique dans la petite salle à manger-cuisine. (Photo Hayois)

XV^e siècle ; elle représente un moine et l'on y voit encore de grandes traces de polychromie.

Devant la maison s'étend un jardinet de buis à la flamande ombragé par un marronnier. A quelques pas de là, sur une colonne, une réplique de « L'Enfant au Poisson », de Verrochio, complète le charme de ce coin.

Plus loin, les vieilles remises sont devenues une petite orangerie servant d'atelier de ciselure. Le toit s'orne d'une jolie girouette : un chérubin jouant de la trompette.

A droite, les écuries transformées forment un tableau du XVIII^e siècle... Elles renferment la forge, l'atelier de réparation des objets anciens et une merveille : une rampe en fer forgé signée du nom prestigieux de l'artiste qui fit les grilles de la place Stanislas à Nancy : Jean LAMOUR.

(Il serait trop long, dans cet article, de donner des détails sur certaines restaurations d'objets de collection. J'aimerais, cependant, y revenir car ces délicats travaux de remise en état ont

permis de sauver une grande quantité d'œuvres d'art irrémédiablement perdues sans l'habileté de quelques artisans... les derniers, peut-être ?...)

Deux lions de pierre défendent l'accès vers une autre cour où trône un deuxième marronnier autour duquel une grille ancienne fait une ronde. Elle a son histoire : elle provient d'un château détruit pendant la guerre de 1940. Le fer, seul, a résisté à l'incendie. Sous le marronnier se trouve installé, à l'abri, un musée lapidaire : pierres vénérables, colonnes, portails, sculptures, etc...

Revenant vers le vestibule de sortie, on longe du côté opposé aux ateliers, une aile de bâtiment qui reprend l'art français classique du XVIII^e siècle.

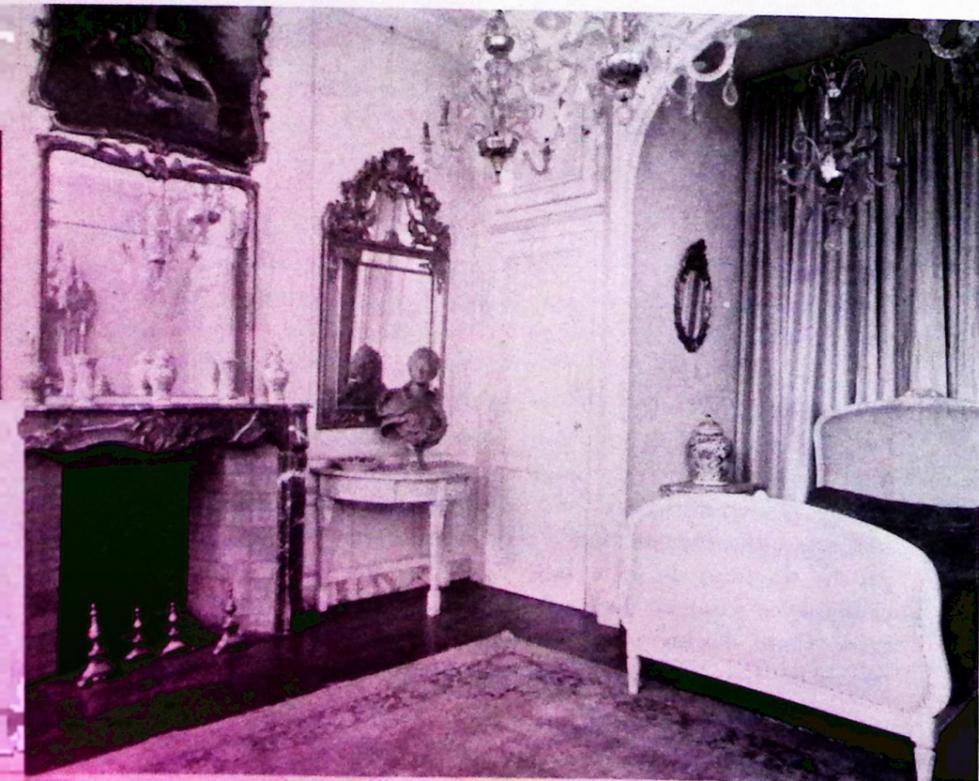
La visite s'achève.

Quelle joie de retrouver dans un tel décor et, entourés de tant de soins, des mobiliers et des choses du passé animés d'une grâce et d'un équilibre sans pareils.

G.C. HEMELEERS



Dans la salle gothique, ce très beau plafond Louis XIII. (Photo Hayois)



Chambre à coucher formant un ensemble très élégant. (Photo Hayois)

Ancien grenier à poutres contenant des collections. (Photo Hayois)

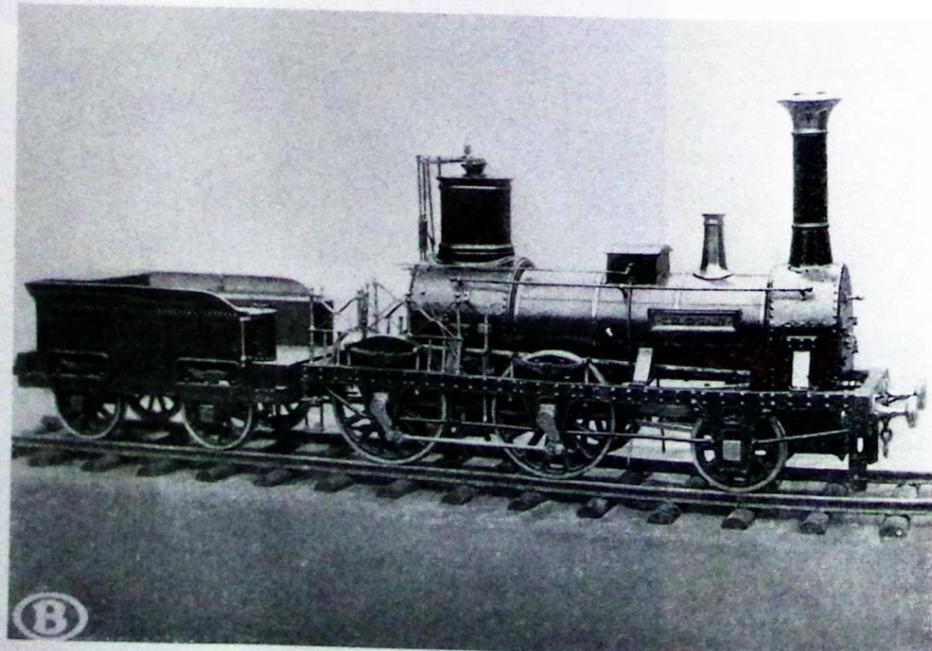


Les 125 ans du chemin de fer belge et le tourisme brabançon

Il y a cent vingt-cinq ans, Bruxelles et tout un secteur du Brabant vivaient un événement extraordinaire : l'inauguration du premier chemin de fer public belge. Ce même jour là avait eu lieu un autre baptême, celui du prince héritier, le futur roi Léopold II.

La construction du réseau ferré avait été décidée de longs mois auparavant et les travaux avaient été menés avec une remarquable célérité en dépit du mauvais temps. Dans les prairies de l'Allée Verte et sur tout le parcours de Bruxelles à Malines, les cheminots travaillaient d'arrache-pied tandis qu'entre Vilvorde et le lieu-dit « La Perche » les ingénieurs Simons et De Ridder multipliaient les essais, avec « La Flèche » d'abord, avec « L'Eléphant » ensuite. Le 4 avril 1835, ils ont effectué, sans qu'une seule avarie se produise, dix voyages consécutifs. Des ingénieurs étrangers assistaient, mêlés à la foule des spectateurs à la fois enthousiastes, stupéfaits et craintifs, à cet exploit remarquable. Ayant traversé la Manche, le grand Stephenson était venu féliciter ses collègues belges. Il assista à la cérémonie inaugurale du 5 mai 1835, afin de partager leur triomphe.

BRUXELLES - Locomotive « L'Eléphant ». (Photo Thill)



Le grand jour approche. Le 26 avril, le « Moniteur » précise que c'est le 5 mai, à midi, qu'il sera procédé à l'inauguration officielle du chemin de fer de Bruxelles à Malines. Le 2 mai, la presse reproduit le programme de la cérémonie. Le 4 mai, le tarif du voyage est porté à la connaissance du public : l'aller-retour coûtera 2,50 fr en berline, 1,50 fr en diligence, 1 fr en char à bancs et 0,50 fr en wagon. Le même jour, le « Moniteur » insère une note disant que « Toutes les précautions sont prises pour qu'aucun accident ne puisse se produire. D'ailleurs, pour rassurer complètement les personnes auxquelles la rapidité des remorqueurs aurait pu faire concevoir quelque inquiétude, les wagons mettront une heure environ, le jour de l'inauguration, pour faire le trajet de Bruxelles à Malines, bien que ce trajet puisse être parcouru en 18 à 20 minutes ».

On a maintes fois évoqué la journée inaugurale du 5 mai 1835. Dans son « Histoire des Chemins de fer belges », publiée en 1953, Ulysse Lamalle écrivait : « A notre époque où les merveilles de la science éclosent tous les jours sous nos yeux, on ne s'étonne plus de grand chose. Mais en 1835, c'est à la diligence qu'il faut comparer le chemin de fer pour

comprendre les sentiments de la foule qui assistait à l'inauguration, sentiments complexes, faits à la fois d'admiration enthousiaste et de stupéfaction profonde. Pour beaucoup de spectateurs, le fonctionnement et la puissance de la locomotive avaient quelque chose de mystérieux ».

Favorisée par un temps magnifique, l'inauguration fut présidée par le roi Léopold I^{er} qui, cependant, ne participa pas au voyage. A 12 h 23, le canon donna le signal du départ. « La Flèche », conduite par l'ingénieur De Ridder, partit la première suivie par le « Stephenson » et par « L'Eléphant », pilotée par Simons. A Malines, le Ministre de l'Intérieur, de Theux, devait procéder à l'inauguration de la « Colonne milliaire » marquant à la fois le départ du premier kilomètre et le centre d'où rayonnera le réseau dont la construction a été décidée. Pour le retour à Bruxelles, conformément au programme, les trois convois devaient être réunis en un seul, tiré par « L'Eléphant ». Développant cent H.P., cette « machine à vapeur mobile » pesait 20 tonnes, pouvait rouler à une vitesse horaire de 40 km et le diamètre de ses roues motrices atteignait 1 m 420. La consommation de vapeur ayant dépassé les prévisions, la machine devait être détachée près de Vilvorde pour aller se ravitailler en eau. Un sérieux retard sur l'horaire devait en résulter. Ce n'est qu'à 17 h 45 que le train était de retour à l'Allée Verte avec toute sa cargaison de ministres, diplomates, sénateurs, députés et autres personnalités officielles. Le soir, un grand dîner devait être donné par le Ministre de Theux au Waux-Hall tandis qu'un feu d'artifice était tiré de la Porte de Schaerbeek.

L'événement, qui s'est déroulé voici cent vingt-cinq ans, a eu d'innombrables conséquences, dans tous les secteurs de l'activité et dans le domaine social. Notre dessein est de mettre en évidence quelle a été l'influence du rail sur le tourisme brabançon en général.

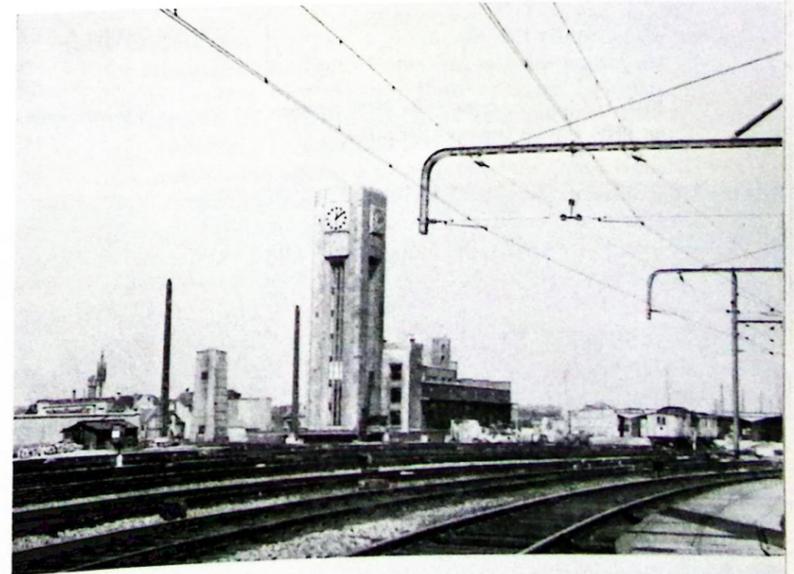
Le 5 mai 1835, bien que Malines ait été choisie comme centre du réseau ferré à construire, c'est de Bruxelles, en Brabant, que partent les trois premiers convois qui, pour atteindre l'ancienne capitale des Pays-Bas, traversent toute une partie de notre province.

Ce triple départ s'effectue de l'Allée Verte où sera édifiée une gare provisoire — mais qui ne sera supprimée qu'en 1954 — consistant en un simple pavillon de bois.



BRUXELLES - Inauguration du premier train belge, le 5 mai 1835.

BRUXELLES - La gare de Bruxelles-Nord pendant les travaux de modernisation consécutifs à la réalisation de la Jonction. (Photorevue «Trains»)

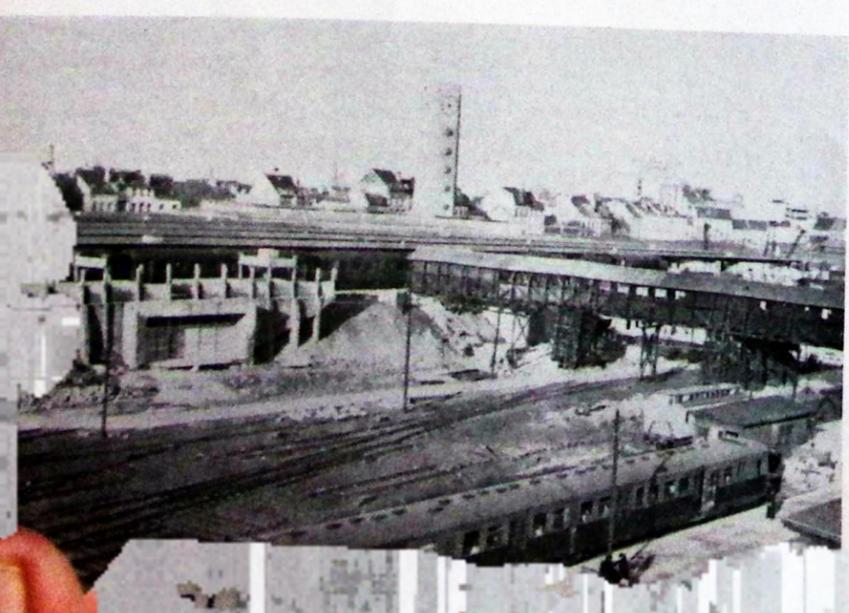




BRUXELLES - Démolition de l'ancienne gare du Midi - Vue prise le 7 décembre 1948. (Photo Deneys - S.N.C.B.)

Première conséquence : suite à son « enlaidissement », l'Allée Verte — lieu de promenade cher aux Bruxellois — sera progressivement délaissée (surtout après 1862) au profit du Bois de la Cambre. Bordée de grands ormes, s'étirant le long du canal sillonné de coches d'eau, l'Allée Verte avait vu Bonaparte, alors Premier Consul, faire son entrée à Bruxelles, le 21 juillet 1803. Elle avait vu passer Guillaume II, le 30 mars 1815. Le duc de Wellington, le 11 mai 1815, y avait passé en revue une division hanovrienne. Le 1^{er} octobre 1815, le tsar Alexandre de Russie y avait été acclamé par la foule. L'engouement bruxellois pour l'Allée Verte, bien entendu, ne cessa pas du jour au lendemain. Pendant maintes années, de nombreux curieux continuèrent à s'y donner rendez-vous afin d'assister aux manœuvres des étranges machi-

BRUXELLES - La gare du Midi pendant les travaux d'aménagement en 1948. (Photo Deneys - S.N.C.B.)



nes dénommées, par les Anglais « steam carriage », « iron horse » ou « steam horse » et, par les Français et les Belges, « machine ambulante », « chariot à vapeur », « cheval de vapeur », « cheval de feu » ou, plus prosaïquement, « remorqueur ». Ce n'est que plus tard que le terme « locomotive », formé de l'ablatif latin « loco » et du radical de « moteur », devait être adopté.

Autre conséquence : l'inauguration des chemins de fer suscita, à Bruxelles, la création d'un premier service d'omnibus qui, d'année en année, devait se développer et que l'on peut considérer comme l'ancêtre de notre « Société des Transports intercommunaux de Bruxelles » (anciennement « Tramways Bruxellois »). Cinq lignes seront en service en 1867. Elles seront exploitées par la société Dewaet à laquelle succèdera bientôt la société Vaucamps.

Troisième conséquence : les Bruxellois et, plus généralement, les Belges vont prendre, peu à peu, l'habitude de voyager. Au lendemain de l'inauguration du 5 mai 1835, Charles Rogier devait faire remarquer que, désormais, « Tous les Belges peuvent se transporter non pas avec autant de commodité, mais, ce qui est beaucoup, avec autant de célérité où leurs besoins les appellent ».

Quatrième conséquence : l'établissement du chemin de fer entraîne de sérieuses perturbations dans l'ordonnance, pluriséculaire pourrait-on dire, du paysage. On creuse ici, on remblaie ailleurs. Au-dessus des campagnes, on voit bientôt s'élever des panaches gris et blancs. Les locomotives lancent aux nuages les ronds de leur bouffarde. Elles scandent leur route d'un rythme lancinant (les premiers rails n'avaient que 4 m 57 de longueur), violent le silence des champs du tintement de leur cloche — et, plus tard, de leur sifflement aigu — et de leurs ahanements. Des rails luisants dessinent des traits parallèles sur la bonne terre grasse du Brabant. En bordure des voies s'élèvent des maisons, de modestes stations ou des gares monumentales.

Ayant pris un départ spectaculaire le 5 mai 1835, le chemin de fer se développe rapidement. En 1837, on crée un Ministère des Travaux Publics auquel les chemins de fer sont rattachés. En 1839, de nouvelles liaisons sont en service : Malines-Anvers et Malines-Louvain-Tirlemont-Landen-Ans. Cette dernière ligne est empruntée, certain jour, par Gérard de Nerval qui, écrivant la relation de son voyage, fait allusion à l'existence, entre Louvain et Tirlemont, d'un tunnel

de près de deux kilomètres de longueur, tunnel qui constitue la grande attraction du jeune réseau belge.

Ce tunnel n'existe plus et d'aucuns se sont posé la question : a-t-il jamais existé ? A ce sujet, une intéressante controverse a surgi naguère (voir la revue du T.C.B., année 1953, notamment le n° 21). Philippe Hen, auteur d'un guide « La Belgique pittoresque » édité en 1858, et, après lui, F. Claassens, dont le « Guide de Belgique » date de 1860, mentionnent que « au sortir de Louvain, le chemin de fer glisse d'abord dans un déblai assez profond et traverse un tunnel peu étendu ». Antérieurement, l'ingénieur A. Février, dans son « Manuel du Voyageur sur le Chemin de fer belge » publié en 1840, avait écrit : « Le chemin de fer s'abaisse à nouveau ; les talus s'élèvent rapidement. Nous entrons dans le tunnel de Comptich, l'ouvrage le plus considérable exécuté jusqu'ici. Cette galerie a 990 mètres de longueur. Pendant trois à quatre minutes on court au milieu d'une obscurité profonde dont les ténèbres sont éclairées de temps en temps par la lueur rougeâtre des charbons ardents qui tombent du foyer... ». En 1844, dans leur « Guide indispensable du Voyageur sur les Chemins de fer de la Belgique », Duplessy et Landoy s'étaient, quant à eux, exprimés de la sorte : « Après arrêt à Vertryck, le convoi passe devant Roosbeek... nous arrivons au tunnel de Cumptich, galerie souterraine de près d'un kilomètre de longueur, dans laquelle le convoi pénètre comme une épée dans un fourreau. Le tunnel a 925 mètres de longueur sur 4,15 de largeur... Les puits d'aérage, au nombre de vingt, s'élèvent à 3 mètres au-dessus du sol... ».

Ulysse Lamalle, qui fut Directeur général de la S.N.C.B., a consulté de vieux plans cadastraux et d'autres documents d'époque et en est arrivé à la conclusion que le tunnel en question, situé entre Roosbeek et Kumptich (deux localités brabançonnaises) entre les kilomètres 43,4 et 44,1 mesurait entre 800 et 930 mètres de longueur. Gérard de Nerval avait porté celle-ci à près de deux kilomètres. A juste titre, une fois construit, le tunnel suscita un grand intérêt. En 1850, il s'effondra. L'écroulement de la voûte tua une ou plusieurs personnes. On décida de ne pas le reconstruire. La colline fut déblayée et l'assiette des voies élargie.

En 1840 est ouverte une ligne Bruxelles-Hal-Tubize, bientôt prolongée jusqu'à Mons. La réalisation de cette ligne a nécessité le creusement d'un tunnel sous une colline, située entre Tubize et Braine-le-Comte, tunnel qui, unissant le Brabant au Hainaut, causera également certains déboires à l'administration. En 1841, le 27 septembre, le roi Léopold I^{er} pose la première pierre de l'ancienne Gare du Nord, à Bruxelles. La duchesse de Kent, un nombreux état-major et toutes les autorités assistent à cette cérémonie. Pendant trois ans, les travaux sont arrêtés. Ils reprennent en 1844, sous la direction de l'architecte F. Coppens. Le 15

juin 1846, alors que l'édifice était loin d'être achevé, eut lieu l'inauguration. Diverses festivités furent organisées à cette occasion : raout, bals populaires... Eugène Sue se trouvait parmi les invités et en profita, le soir, pour aller goûter le faro bruxellois dans un café des environs de la Place des Nations — devenue Place Rogier — en compagnie du Président de la Cour des Comptes. La Gare du Nord, à l'origine, était pourvue de quatre voies abritées par une halle — ou verrière — qui fut démontée par la suite et transférée à Tirlemont où elle rendit les mêmes services. Il est à noter qu'une autre station — la station des Bogards — avait été créée sur l'emplacement de l'actuel Palais du Midi. Pendant un certain temps, une jonction entre les deux grandes gares bruxelloises de l'Allée-Verte et des Bogards fut assurée par une voie ferrée ayant, pour assiette, la partie basse des boulevards circulaires.

Alors que la longueur totale du réseau s'élevait en 1840 à 329 km, elle atteint 559 km en 1843. Le nombre des voyageurs augmente sans cesse : 421.000 en 1835, 1.900.940 en 1839... Grâce au train, les fêtes organisées en province connaissent une affluence inconnue jusqu'alors. Le 2 juillet 1837, de grandes fêtes ayant eu lieu à Malines, on a dénombré 3.709 passagers. Le tourisme naissant se développe rapidement. De Namur, en 1843, un train conduit, jusqu'à Hal, aux pieds de la Vierge noire, quantité de pèlerins. Parmi eux se trouvent de nombreux élèves des classes supérieures du Collège namurois de Notre-Dame de la Paix dont un certain Henri Latour qui, dans un recueil de « Souvenirs Académiques », fait la louange du chemin de fer et décrit, d'excellente façon, tous les sites aperçus depuis le wagon où il a pris place. Dans le même recueil ou dans un de ceux qui lui font suite, d'autres élèves rendent compte d'excursions ferroviaires faites notamment en direction des ruines de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville, en roman Pays de Brabant.

L'Etat ne conserve pas le monopole des chemins de fer et, en 1845, une société privée, la Compagnie du Grand Central, construit une ligne unissant Louvain à Charleroi par Wavre, Ottignies et Fleurus. Le 27 mai de la même année, un Arrêté royal accorde, à une autre compagnie, l'autorisation de créer une ligne prenant son origine à Louvain pour atteindre Jemeppe-sur-Sambre en passant par Bierbeek, Grez, Wavre, Gembloux et la vallée de l'Orneau. Cette concession est modifiée en 1846. Le tracé primitif est changé : au départ de Louvain, il suivra la vallée de la Dyle jusqu'à Wavre et, ensuite, bifurquera sur Gembloux, en laissant à sa droite les communes de Blanmont, Chastre et Ernage, pour se diriger ensuite vers Namur en passant par Rhisne. La compagnie n'ayant pu exécuter les travaux dans le délai prévu fut déchue par jugement du Tribunal civil de Bruxelles en date du 8 mai 1849. Entre-temps, une autre société, constituée — en partie tout au moins — avec des capitaux anglais, avait obtenu l'autori-



SCHAERBEEK - Le Pont Albert
(pont-route).
(Photo Thill)

sation de construire une voie ferrée partant de Bruxelles, d'une station située au Quartier-Léopold, et atteignant, à Wavre, le chemin de fer de Louvain à Charleroi. Le projet dont il vient d'être question fut remanié un peu plus tard : il visait à relier Bruxelles à Namur (puis à l'Ardenne, jusqu'à Arlon et Sterpenich) par Ottignies, en laissant Wavre à 5 km 500 à gauche. Ce nouveau projet, approuvé le 30 avril 1852, mécontenta vivement les Wavriens. Le conseil communal de la cité des « Macas » adressa à la législature une pétition qui, malheureusement, fut sans effet. Le développement ultérieur de l'agglomération wavrienne devait en souffrir. Par contre, Ottignies devait être favorisée et, devenant une sorte de « plaque tournante » du trafic ferroviaire, prendre une certaine importance. La réalisation du projet de la Compagnie du Grand Luxembourg fut retardée par certaines difficultés techniques et financières. La première section de la nouvelle ligne : Bruxelles-La Hulpe, fut toutefois inaugurée le 12 août 1854. La section La Hulpe-Gembloux, par Ottignies, fut ouverte au trafic le 9 juin 1855.

Il serait évidemment intéressant d'entrer dans le détail mais la chose nous mènerait assurément à allonger démesurément cet article. De 1845 à 1855, d'autres lignes que celles mentionnées ci-dessus sont mises en service : Wavre-Manage, Etterbeek-Auderghem, etc. En 1869, la station bruxelloise des Bogards est remplacée par l'ancienne Gare du Midi, d'allure monumentale. En 1870, un Belge, avalisé par Léopold II, Georges Nagelmackers, lance une idée qu'il réalise en 1876 en fondant, à Bruxelles, le 4 décembre, la Compagnie Internationale des Wagons-Lits. En 1885, une loi crée la Société Nationale des Chemins de fer vicinaux dont le réseau à voie étroite est destiné à prolonger et à compléter celui de l'Etat et des compagnies ferroviaires privées. Toutes les villes et tous les villages importants de la province et du pays deviennent, dès lors, aisément

accessibles. Le tourisme itinérant prend un vigoureux départ et diverses associations, comme pour en fournir la preuve, sont créées. La suite de l'histoire est connue. Ajoutons cependant qu'un événement intéressant le Brabant surviendra en 1931 avec la création de la ligne du Quartier-Léopold à Tervuren. Cette ligne, d'une longueur de 14 km 200, cessera son exploitation fin 1958 après avoir rendu service, pendant 27 ans, à l'économie et au tourisme brabançons. Un autre fait à noter est, évidemment, la réalisation d'un très vieux projet : la Jonction Nord-Midi.

Le développement du rail a profondément modifié l'aspect du paysage. En certains endroits, la difficulté surmontée pour l'établissement de la voie s'est transformée en pittoresque. Ailleurs, hélas, le chemin de fer a détruit de la beauté. Entré dans les mœurs, dans les habitudes, faisant partie intégrante du décor, nous ne réalisons qu'imparfaitement tout ce que son triomphe a provoqué de perturbations, de profondes modifications dans l'aspect de notre pays et de notre province.

Pour unir entre elles nos agglomérations, le train a dû franchir maints obstacles : routes, cours d'eau, canaux, collines, forêts, etc. On a creusé des tunnels, des tranchées, comblé des vallées et construit un nombre impressionnant d'ouvrages d'art en pierre, en béton, en briques, en acier. Dans l'ensemble, les lignes du Brabant n'exigèrent pas de travaux vraiment extraordinaires ni d'ouvrages d'art particulièrement importants. Dans l'ensemble... car, bien entendu, il y a quand même quelques ouvrages d'art d'envergure, à commencer par le viaduc de la Pède, sur la ligne Bruxelles-Gand, qui comporte 16 voûtes de 28 mètres d'ouverture chacune. Il y a aussi le pont-route de Schaerbeek (Pont Albert) et quelques autres ponts dont la portée atteint ou dépasse même, comme à Hal et à Mont-Saint-Guibert, les 25 mètres. A côté des viaducs et des ponts de toute portée (qui

se multiplient suite à la politique de suppression des passages à niveau), il faut citer les châteaux d'eau (comme à Forest-Midi), les cabines de signalisation, les pylônes, les caténaires et leurs toiles d'araignée, les ateliers (dont celui de Louvain), les remises (comme à Aarschot), les dépôts (dont le dépôt central de la voie établi à Haren en 1926 sur l'ancien « Pré aux Oies » remblayé, qui s'étend sur 35 hectares et est desservi par 25 km de voies), les gares (avec leurs bâtiments — vétustes ou modernes, immenses ou modestes —, leurs installations, leurs quais abrités aujourd'hui par des auvents laissant les voies à ciel ouvert, leurs signaux colorés, leurs grills et leurs curiosités parmi lesquelles nous rangeons le poste de commande centralisée qui, à Bruxelles-Midi, dirige à distance 4 sous-stations et 13 postes de sectionnement) et, enfin, la Jonction Nord-Midi. Celle-ci est constituée par une imposante succession d'ouvrages d'art dont la réalisation a donné l'occasion, à Bruxelles, de procéder à un rajeunissement partiel et (de l'avis des dirigeants de l'Office national de la Jonction), par la destruction d'un grand nombre de taudis, à une cure de beauté extrêmement profitable. Les installations des deux principales gares bruxelloises ont été complètement modernisées. Un tunnel de 1958 mètres de longueur, prolongé par deux viaducs ayant respectivement 190 et 1200 mètres de développement, unit à présent ces deux stations dont les neuves silhouettes nous sont déjà familières. On a aménagé des gares nouvelles : haltes du Congrès (dont la façade est ornée d'un haut-relief de 3 x 20 m ayant pour auteur Joseph Cantré), Centrale et de la Chapelle. L'Office de la Jonction, par ailleurs, a pris en charge la création de passages pour piétons et pour voitures au bas de la rue Théodore Verhaegen, l'aménagement du Tri postal, la création du viaduc de la Place de la Justice, la restauration de l'église de la Madeleine et de la chapelle Sainte-Anne, le remaniement du Jardin Botanique coupé en deux parties et amputé d'une large bande de terrain, etc. Un détail encore : à la

suite de la démolition de l'ancienne Gare du Midi pour les besoins de la Jonction, une des statues ornant jadis la pompeuse façade du bâtiment disparu a été transférée à Nivelles, au Parc de la Dodaine. Œuvre de l'Anversois Joseph-Jacob Ducaju, elle représente — symbole de la mythologie progressiste du siècle passé — une grande jeune femme tenant une locomotive miniature.

Cette évocation du cent vingt-cinquième anniversaire de l'inauguration du réseau ferroviaire belge devrait normalement se terminer au Musée des Chemins de fer auquel on accède, à la gare de Bruxelles-Nord, par l'escalier de la salle des guichets. L'entrée en est gratuite. Le musée est fermé le lundi, le vendredi et les jours fériés suivants : Toussaint, Noël, jour de l'an et Pentecôte. Il est ouvert tous les autres jours, dimanche compris, de 10 à 17 h.

Ce Musée des Chemins de fer mérite une visite, surtout en cette année faste. On y méditera sur la prodigieuse importance prise par le rail depuis la journée inaugurale du 5 mai 1835. On y suivra les étapes du développement ferroviaire et on réalisera peut-être un peu mieux encore qu'après la lecture de ce rapide article tout ce qu'il faut mettre à l'actif et au passif du rail compte tenu du fait qu'il est impossible d'arrêter le progrès.

Le rail a bouleversé nos paysages, certes, et on peut lui en faire grief (surtout si l'on songe à Villers-la-Ville dont les admirables vestiges voient passer régulièrement de ferrailants convois), mais il a favorisé puissamment le tourisme et permis, à des millions de personnes, de s'en aller à la découverte d'autres villes, d'autres horizons. Il collabore aujourd'hui avec la route à cet élargissement de l'univers touristique et si, comme nous l'avons fait remarquer, il mérite certains reproches, parfois assez graves, il est juste et logique de lui adresser, aussi, des remerciements.

J. DELMELLE



ETTERBEEK - Le viaduc de la Pède.
(Photo Thill)

LE BRABANT...

ses Monuments, son Folklore, vus par la PHILATELIE

Tout voyageur n'est pas nécessairement un touriste, mais peut avoir de l'étoffe pour le devenir. Il lui suffit d'un peu de loisirs et d'un peu de sens pratique.

Moins qu'aujourd'hui, le voyageur de jadis disposait de loisirs. Mais quand il lui arrive de nous léguer des récits et impressions de ses randonnées, on l'accueille à bras ouverts dans la famille des grands touristes. Nous nous plaisons à rappeler Pausanias, Jules-César, Plin l'Ancien, Tacite, Erasme, Victor Hugo et tant d'autres qui ont parcouru le monde « en touriste » sachant joindre l'agréable à l'utile et nous en ont laissé de précieux commentaires.

Aujourd'hui, par nécessité et les facilités de communication aidant, il y a beaucoup plus de voyageurs et le nombre de touristes a augmenté dans la même proportion. Nous ne devons pas oublier que le facteur propagande entre pour beaucoup en ligne de compte.

Les possibilités mises au service de cette publicité, les moyens de diffusion : la presse écrite et parlée, l'illustration sous toutes ses formes, inondent le monde de commentaires. Les uns écrits avant la randonnée, les autres après.

Des associations de spécialistes en la matière sont nées : les écrivains du tourisme, les journalistes du tourisme.

Ce qui vaut pour le tourisme, vaut également pour le folklore et ses manifestations, les deux sont inséparables.

Un élément de propagande touristique qui occupe une place importante et répond parfaitement à cette fin : le timbre poste autrement appelé la vignette postale.

On n'y a pas eu recours, dès le début de sa création, pour la raison bien simple que le tourisme n'était pas encore entré dans nos mœurs mais timidement le sujet touristique s'y est mêlé.

Après quelques années, la vignette postale a été appelée à servir une propagande à double fin, à servir une double cause : la première touristique qui servira d'appât à la seconde, la philanthropie. On s'est efforcé de reproduire des « sujets » artistiques, folkloriques, pour provoquer la vente du timbre créé dans un but philanthropique.

Il serait peut-être intéressant d'ajouter que les collectionneurs de timbres qui jadis étaient clairsemés se comptent aujourd'hui par légions. Leurs échanges provoquent une circulation de timbres qu'on ne peut s'imaginer. Ils servent ainsi la cause du tourisme et de la philanthropie.

Ainsi sont nés de merveilleux sujets de collection qui servent la cause de notre Tourisme National. La Province du Brabant occupe une place privilégiée, peut-être du fait de son chef-lieu, capitale du Royaume, quant aux sujets figurant sur les timbres. Une randonnée à travers les émissions depuis la création du premier timbre poste en Belgique nous permettra de constituer un livre illustré originalement de curiosités historiques, touristiques et folkloriques de notre Brabant.

*
* * *

Le premier timbre-poste belge date du 1 juillet 1849. La vignette représentait les traits de Léopold I. Deux valeurs : 10 c^{mes} pour les lettres envoyées dans un rayon de 30 km et 20 c^{mes} pour les lettres à des

Le Brabant, ses Monuments, son Folklore, vus par la Philatélie



EXPOSITION de BRUXELLES
(Saint Michel)



EXPOSITION de BRUXELLES
(Saint Michel)



EXPOSITION de BRUXELLES
(Saint Michel)



EXPOSITION de BRUXELLES 1910
(St. Martin en l'église de Zaventem)



EXPOSITION de BRUXELLES 1910
(St. Martin en l'église de Zaventem)



BIBLIOTHEQUE de LOUVAIN
(1.10.1915)



Œuvre Nationale contre la Tuberculose
COLLEGIALE des SS. Michel et Gudule



Œuvre Nationale contre la Tuberculose
BIBLIOTHEQUE de LOUVAIN

tion plus éloignée. Par la suite d'autres valeurs vinrent s'ajouter mais les vignettes restèrent aux effigies de Léopold I, de Léopold II : parfois des petits lions, des chiffres ou des armoiries en modifièrent la présentation.

Le 15 octobre 1896 on risqua une timide innovation. Deux valeurs virent le jour (5 c^{mes} et 10 c^{mes}), et le 15 novembre de la même année, une autre vignette de 10 c^{mes} vint s'ajouter.

Ces timbres étaient émis à l'occasion de l'Exposition Internationale de Bruxelles et représentaient celui de 5 centimes Saint Michel terrassant le diable, sous les traits d'un dragon ailé. Le texte en était en flamand et en français : Bruxelles - Brussel - Postes - Posterijen - 1897, sur banderolles. Ceux de 10 centimes présentaient à l'avant-plan une image de Saint Michel terrassant le diable sous forme humaine, portant cornes et ailes de chiroptère. L'arrière-plan est constitué par une suite de monuments de Bruxelles au nombre desquels on reconnaît l'Hôtel de Ville, le Théâtre de la Monnaie.

Puis il fallut attendre jusqu'au 1 juin 1910, encore une Exposition Internationale de Bruxelles. Cette fois c'est la reproduction du tableau d'Antoine Van Dijck, « Saint Martin partage son manteau » (1621) à propos duquel circule toujours une charmante légende, mise en prose et en vers. Cette œuvre grandiose se trouve à l'église Saint Martin à Zaventem. Ce timbre dit « Caritas » a été émis au profit de l'Œuvre Nationale contre la Tuberculose et exécuté par Constant Montald, en dessin lignés et par H. Le-maire en dessin uni.

Le même sujet fut repris en 1911 avec surcharge de cette même année et à l'occasion de l'Exposition de Charleroi, surcharge « Charleroi 1911 ».

Nous le retrouverons encore en 1926, adapté au profit des victimes des inondations de Liège.

Le 1 octobre 1915, nous voyons figurer lors de l'émission au nombre des divers monuments dont il ne restait que des ruines à cette date, la Bibliothèque de Louvain.

Le 1 décembre 1928, une série dite « Cathédrales » est émise au profit de l'Œuvre Nationale contre la Tuberculose. Ce ne sont pas précisément des Cathédrales, au vrai sens du mot, mais cependant de très

belles églises dont la Collégiale des Saints Michel et Gudule et la Bibliothèque de Louvain sont également mentionnées.

Le 25 février 1929 est émise une série dite « Vues Urbaines » devant servir à l'affranchissement des lettres par express. L'Hôtel de Ville de Bruxelles figure dans cette série.

La même année encore sont mis en circulation, pour l'affranchissement des Colis Postaux, des vignettes de l'Hôtel des Postes de Bruxelles.

Le 30 avril 1930, la poste aérienne nous donne quelques vues panoramiques avec avion, Panorama de Bruxelles en est.

Le 1 décembre 1930, l'Œuvre Nationale contre la Tuberculose fait choix de « Châteaux » de Belgique. C'est au Château de Gaasbeek que revient l'honneur d'y figurer.

Puis il nous faut attendre l'année 1938, une émission au profit de la Basilique du Sacré Cœur à Koekelberg, les 1^{er} juin, 21 juillet et 10 novembre, qui présente deux vues extérieures et une intérieure du monument.

Si de temps à autre une célébrité entre dans la galerie des vignettes, nous relèverons pour le Brabant l'effigie de Messire François de Tassis, fondateur et premier grand-maître général des postes, dont Bruxelles a gardé maint souvenir.

Mais c'est à partir de l'année 1940, et les années de la grande tourmente que les œuvres philanthropiques le « Secours d'Hiver », « Œuvre Nationale contre la Tuberculose » et d'autres font appel aux sujets les plus divers pour donner un attrait et un intérêt incontestables aux émissions en leur faveur : armoiries, monuments, sites, légendes, hommes célèbres rehausseront la présentation des timbres.

C'est d'ailleurs après la seconde guerre mondiale que le Tourisme International prendra son véritable essor et que naîtront dans tous les pays des organismes de tourisme, sous toutes les formes, ayant pour mission de promouvoir, de favoriser et de faciliter les échanges entre les peuples de l'Univers.

Nous verrons par la suite, comment la vignette postale a servi la cause du Tourisme, en reproduisant de nombreux monuments et sujets du folklore de notre province de Brabant.

Pierre SCHROEDER, Conseiller Folklorique

Le Brabant, ses Monuments, son Folklore, vus par la Philatélie



« EXPRESS »
HOTEL de VILLE - BRUXELLES



« Colis Postaux »
HOTEL des POSTES - BRUXELLES



Poste Aérienne
PANORAMAS « Bruxelles »



Œuvre Nationale contre la Tuberculose
CHATEAUX « Gaasbeek »



BASILIQUE de KOEKELBERG



BASILIQUE de KOEKELBERG



BASILIQUE de KOEKELBERG

Ces timbres nous ont été gracieusement prêtés par le philatéliste S. Hanssens, 66, rue du Midi, Bruxelles.



ARBRES D'AVRIL

*Le printemps, ébauché par des rayons furtifs,
Déplisse le satin de ses frêles corolles
Et, dans le ciel lavé, l'alouette qui vole
Dessine mille et un paraphes fugitifs.*

*La sève est toute ardeur dans les vergers en fête
Comme au long des chemins qui vont à travers champs
Et des prés reverdis qu'ouvre le paysan
Face à l'inépuisable appétit de ses bêtes.*

*Un artiste inconnu plante son cheval
Afin d'éterniser un coin du paysage :
Pêchers roses gonflés ainsi que des nuages,
Cerisiers pareils à de glorieux bouquets.*

*Biscornus et bancals mais fleurissant leurs branches,
Les arbres, formant comme une ronde d'enfants,
Entourent de partout les hameaux du Brabant
Où chaque jour a l'air d'être un nouveau dimanche.*

*Des rives de la Gèthe aux coteaux de Bousval
Et des vallons d'Ohain aux pentes de Tourinnes,
Hissant son grand pavois de tulle et mousseline,
Avril fait, au soleil, un accueil triomphal.*

Joseph DELMELLE

MIDIS DU TOURISME

22 FEVRIER 1960

"Audenaarde, pareil van de Vlaamse Ardennen"

par M. VAN MOERKERCKE, Directeur de la Fédération Touristique de la Flandre Orientale

L'interprovincialisme, ce néologisme, qui, avouons-le, sonne bien durement à l'oreille, mais dont l'éclosion a marqué un tournant si important dans l'histoire de notre tourisme national que même les puristes excusent très volontiers sa relative dissonance, continue à faire étalage de sa parfaite vitalité. Introduit, comme par intuition, dans le cycle de nos Midis du Tourisme, à l'époque de ses premiers balbutiements, il n'a cessé, depuis, de répandre, à profusion, ses incomparables bienfaits. Cette saison encore, nos auditeurs d'expression française ont pu en goûter le piment au cours de conférences mémorables consacrées à Bruges, Binche et Buzenol et son parc archéologique. Désireuse de satisfaire les deux couches de la population, notre Fédération avait réservé la présente journée au public flamand et avait prié M. Van Moerkercke, le dynamique directeur de la Fédération Touristique de la Flandre Orientale dont la compétence n'est jamais prise en défaut, de diriger le débat de ce jour tout entier axé sur Audenaarde, si poétiquement qualifiée de perle des Ardennes flamandes.

Audenaarde, dont l'origine remonte au moyen âge, eut un passé glorieux ainsi que l'attestent les multiples et remarquables monuments qui jalonnent la ville. Un passé agité aussi. Ses murs n'ont-ils pas été les muets témoins de combats sanglants et de sièges épuisants. Qui n'a entendu parler de la gigantesque bataille qui se livra aux portes mêmes de la cité et au cours de laquelle Anglais, Hollandais et Autrichiens réunis sous les ordres de John Chur-

chill, duc de Malborough et du prince Eugène de Savoie remportèrent une victoire retentissante sur l'armée française dirigée par les ducs de Bourgogne et de Vendôme. Mais le dessein du conférencier n'est point de nous noyer dans un bain de sang mais, au contraire, de nous faire profiter, à satiété, des richesses et beautés de la villette désormais si paisible. A cette fin, il nous invite à l'escalade, ce qui peut paraître paradoxal si l'on songe que l'altitude ne dépasse pas quatorze mètres en ce lieu. En réa-



AUDENARDE - L'Hotel de Ville.
(Cliché C.G.T.)



AUDENARDE - Eglise N.-D. de Pamele.
(Cliché C.G.T.)

lité, M. Van Moerkercke, qui connaît son métier, veut tout simplement, en guise de prise de contact, nous faire jouir d'une vue panoramique de la région.

Nous voici gravissant, vaille que vaille, la rude côte de l'Edelare. Mais quelle récompense au sommet. A nos pieds, l'Escaut déroule son fil d'argent tandis qu'Audenarde, dévoile, sans fausse pudeur, ses charmes d'où se détachent fascinants, tels des fanaux, le long de la côte, l'hôtel de ville et les églises Notre-Dame de Pamele et Sainte-Walburge, les trois merveilles de la vieille ville. Les yeux encore éblouis par cette vision paradisiaque, nous partons, le cœur léger, à la conquête de ces sommets de l'architecture civile et religieuse.

L'Hôtel de Ville s'offre le premier à nos regards admiratifs. Incontestablement une des plus belles maisons municipales de Belgique, il fut construit de 1526 à 1530 par l'architecte bruxellois Henri Van Pede sur la base d'éléments empruntés aux hôtels de ville de Louvain et Bruxelles et, malgré une certaine lourdeur, il présente, notamment dans son dôme ajouré qui coiffe le beffroi, tous les signes annonciateurs d'un art nouveau : la baroque. C'est dans sa tour qu'Hanske 't Krijgerke, également appelé le plus vieux bourgeois d'Audenarde, veille sur les destinées de la ville. Nous ne pouvons, décemment, quitter ce joyau sans parcourir la salle des Echevins où une grandiose cheminée en style gothi-

que, trois statues représentant la Vierge, la Justice et l'Espérance et surtout un admirable tambour de porte en bois sculpté retiennent toute notre attention. La salle du musée archéologique, elle aussi, nous frappe, le temps nécessaire pour contempler quatre magnifiques tapisseries locales dont celle figurant Suzanne et les Vieillards où les tons très nuancés avec prédominance du vert, comblent agréablement notre vue.

Nous voici, maintenant, face à l'église Sainte-Walburge et nous nous sentons comme écrasés par sa majestueuse tour, haute de 88 mètres. L'ensemble de l'édifice a fière allure. L'intérieur est enrichi de quelques œuvres de De Crayer et Liemaecker.

A présent, nos pas nous conduisent à l'église Notre-Dame de Pamele, édifiée en 1234 par les soins d'Arnould de Binche, dans le plus pur style scaldéen. Elle renferme deux mausolées remarquables élevés à la mémoire de Josse de Joigny, seigneur d'Audenarde et de Philippe van Gien.

Après ces trois seigneurs de l'art local, il nous reste encore tant à voir. L'hôpital Notre-Dame qui garde jalousement de ravissantes tapisseries : la maison dite de Marguerite de Parme, cet enfant naturel de Charles Quint qui vit le jour à Audenarde ; la fontaine royale si décorative qui orne la Grand'Place et qui fut offerte par Louis XIV lors de son entrée dans la ville et celle dédiée à la première de nos reines, Louise-Marie, qui étale son romantisme à l'ombre de Notre-Dame de Pamele : cette débauche de façades et de pignons anciens, enfin, où tous les styles se coudoient sans jamais se heurter et qui jettent une note à la fois pittoresque et archaïque dans les rues de la fière cité fluviale.

La lumière qui jaillit brusquement dans la salle de conférence nous rappelle à la dure réalité. Fini le beau rêve ; finie la vision des superbes diapositives en couleurs ; finie la délectation du commentaire si savoureux de notre aimable cicérone ; fini, à moins que, nous armant du bâton du pèlerin, nous ne partions à notre tour à la découverte de ce lieu béni des dieux.

Y. B.

29 FEVRIER 1960

Restauration de la Tour de la rue de Villers

par M. ROMBAUX, Architecte de la Ville de Bruxelles

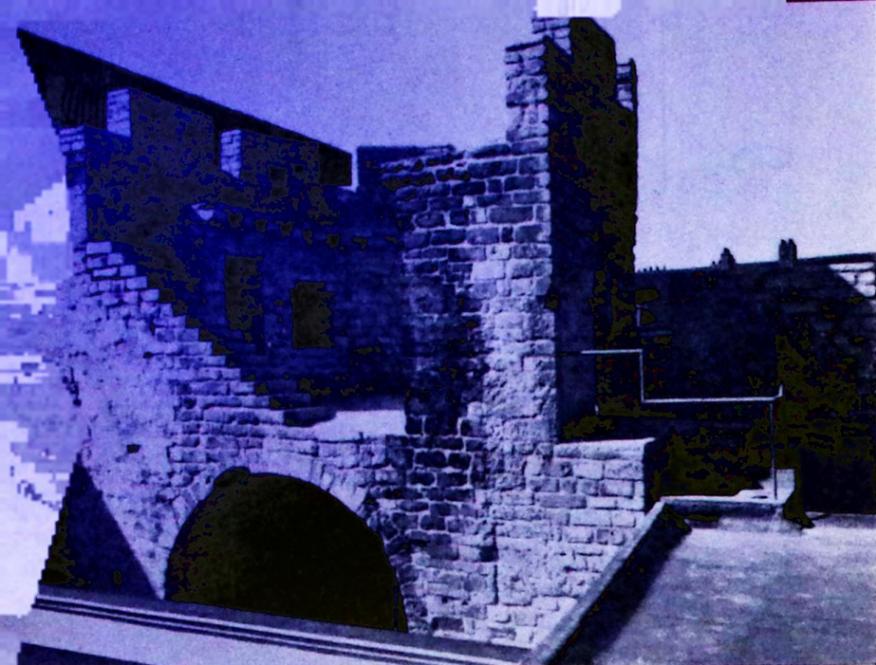
Bis repetita placent. Les choses répétées deux fois plaisent. Cet aphorisme dont l'origine se perd presque dans la nuit des temps puisqu'elle remonte à l'époque de la Rome insouciante et glorieuse, vient de recevoir, encore ce jour, une preuve éclatante de son étonnante pérennité. Malgré une température précocement printanière, voire estivale, les auditeurs, parmi lesquels on remarquait Mme Van Leynseele, échevin des Beaux Arts de la ville de Bruxelles, se pressaient extrêmement nombreux dans les coquettes installations de la Maison du Roi et cela bien avant l'heure fixée pour la conférence. Une puissance occulte avait-elle orchestré pareil engouement ? Mais non. La réponse était à la fois plus simple et plus profonde. Se souvenant de l'heureuse impression laissée le mois dernier par M. Martiny au cours de son exposé tout à tour magistral et original sur les remparts brabançons du moyen âge, le public tenait coûte que coûte à ne pas manquer le second épisode de cette aventure passionnante. Axé sur les remparts de la première enceinte de Bruxelles et plus spécifiquement sur les tours de Rollebeek et de Villers, le sujet fut présenté par notre secrétaire permanent, M. M.-A. Duwaerts et défendu avec chaleur, enthousiasme et érudition par M. Rombaux, architecte de la ville. Examinons-le, à notre tour.

La date de l'édification de la première ceinture murale, souligna le conférencier en guise de préambule, a toujours fait l'objet de passionnantes polémiques entre historiens. Les extrémistes n'hésitaient pas à la situer vers le milieu du XI^e siècle, sans toutefois étayer leur thèse d'arguments probants. Suivant une opinion plus nuancée, la construction remonterait aux environs de 1150. G. Des Marez, quant à lui, proposait

le milieu du XIII^e siècle. Il soutenait que les historiens avaient confondu la première enceinte de la ville avec les fortifications du bourg de l'île Saint-Géry de l'an 1040. Ce ne fut, d'après lui, que le jour où le bourg fut désaffecté et où le duc Henri quittant le castrum héréditaire des ducs de Lotharingie vint se fixer au Coudenberg que les remparts furent aménagés. Ceux-ci, à l'origine, simples talus de terre, défendus par des palissades et des fossés, furent remplacés progressivement par des murailles dont l'achèvement, toujours selon Des Marez, aurait eu lieu à l'avènement de Jean I^{er} le Victorieux soit en 1267. Paul Bonenfant, quant à lui, lia la construction de l'enceinte à celle du château ducal de Coudenberg. N'existe-t-il pas un acte d'Henri I^{er}, malheureusement non daté, désignant d'une façon formelle la première ceinture et dans lequel il est fait allusion à la fin du siècle qui est proche. Comme tous les témoins qui figurèrent à cet acte étaient décédés en 1204, le professeur Bonenfant s'estima en droit de conclure que l'enceinte était achevée vers l'an 1200. C'est, d'ailleurs, l'avis circonstancié de cet historien qui prévaut à l'heure actuelle. Maintenant, que reste-t-il de ces puissants remparts, se demanda M. Rombaux. Hélas, bien peu de choses. Quelques fragments par ici, quelques fragments

BRUXELLES - La tour Saint Jacques, rue de Villers, vue de l'Institut Saint Georges, avant le dégagement.





BRUXELLES - Tour Saint Jacques (1110 - première enceinte) rue de Villers, telle qu'elle apparaît maintenant.

Dans l'ensemble, le minimalisme fut le système qui présida aux destinées de la restauration de la tour dite d'Anneessens. Les spécialistes n'opèrent aucune adjonction, se contentant de brosser et nettoyer les pierres, de dégager les meurtrières, de remettre en état l'escalier ravagé par les ans et les vandalismes des occupants. La toiture

fut conservée et la fondation du mur pratiquement dégagée. Telle qu'elle se présente aujourd'hui à la méditation du touriste, elle reste un document d'une exceptionnelle valeur. Rue de Villers, au contraire, c'est le maximalisme qui triompha. La tour fut débarrassée de sa toiture, coiffure datant du XVII^e siècle, qui n'offrait aucune espèce d'intérêt ni architectural, ni artistique. Les travaux de restauration, auxquels le conférencier prit une part prépondérante, furent grandement facilités par la découverte, par voie d'étude et de comparaison, du code de construction qui fut appliqué lors de l'édification de la première enceinte. Complètement relevée de ses ruines grâce à un travail méticuleux et persévérant, cet édifice fait honneur aux restaurateurs et constitue un vestige absolument unique d'une tour de défense telle qu'elle avait été conçue à une époque où l'art roman rayonnait dans tout l'Occident. Une petite ombre seulement à ce brillant tableau : la tour, encore enclavée, il n'y a guère, dans un complexe d'habitations a été proprement dégagée et serait parfaitement visible de la rue de Villers si la position malencontreuse d'un garage voisin n'en masquait partiellement la vue.

Ce lumineux exposé, rendu plus vivant encore, par la projection de diapositives éloquentes fut ponctué par des applaudissements unanimes. Bien malin qui dira, si cette ovation spontanée saluait en M. Rombaux l'artiste ou l'architecte. Gageons, quant à nous, qu'elle s'adressait aux deux.

Y. B.

par là : la Tour Noire, malencontreusement travestie à l'époque où les conceptions romantiques de Viollet-le-Duc faisaient la loi, la Tour des Plébans dissimulée dans le jardin du doyen de la collégiale SS. Michel et Gudule, une belle tranche de rempart parallèle à la rue des Alexiens et enfin, en négligeant les autres restes retournés à l'état embryonnaire, deux magnifiques bastions, authentiques vestiges des temps révolus, la tour d'angle appelée improprement d'Anneessens et la tour de défense de la rue de Villers.

Nul n'ignore que ces deux tours viennent d'être sauvées et remises à neuf à l'initiative et par les soins de la ville de Bruxelles. Toutefois ce qu'on sait moins, c'est que les promoteurs et réalisateurs de ce travail à portée tant architecturale que scientifique se sont trouvés, dès l'abord, devant un sérieux problème, en l'occurrence, celui des normes à appliquer en cours de restauration. Il convient de préciser, ici, qu'en ce domaine deux tendances fondamentales s'affrontent et se combattent. La première portant l'étiquette de maximalisme soutient que l'intérêt d'un édifice ancien réside dans son aspect primitif, original. Aux yeux des partisans de cette théorie, la forme doit primer la matière. Le minimalisme, au contraire, part du postulat qu'une reconstitution d'un monument selon sa configuration initiale, constitue une impossibilité matérielle. Suivant les adeptes de ce procédé, le bâtiment doit être pris tel qu'il est avec ses ajoutes, ses transformations voire même ses laideurs.

7 MARS 1960

Ittre: belle inconnue et sa Forge - Musée

par M. Guy DUBOIS, Président du S.I. d'Ittre

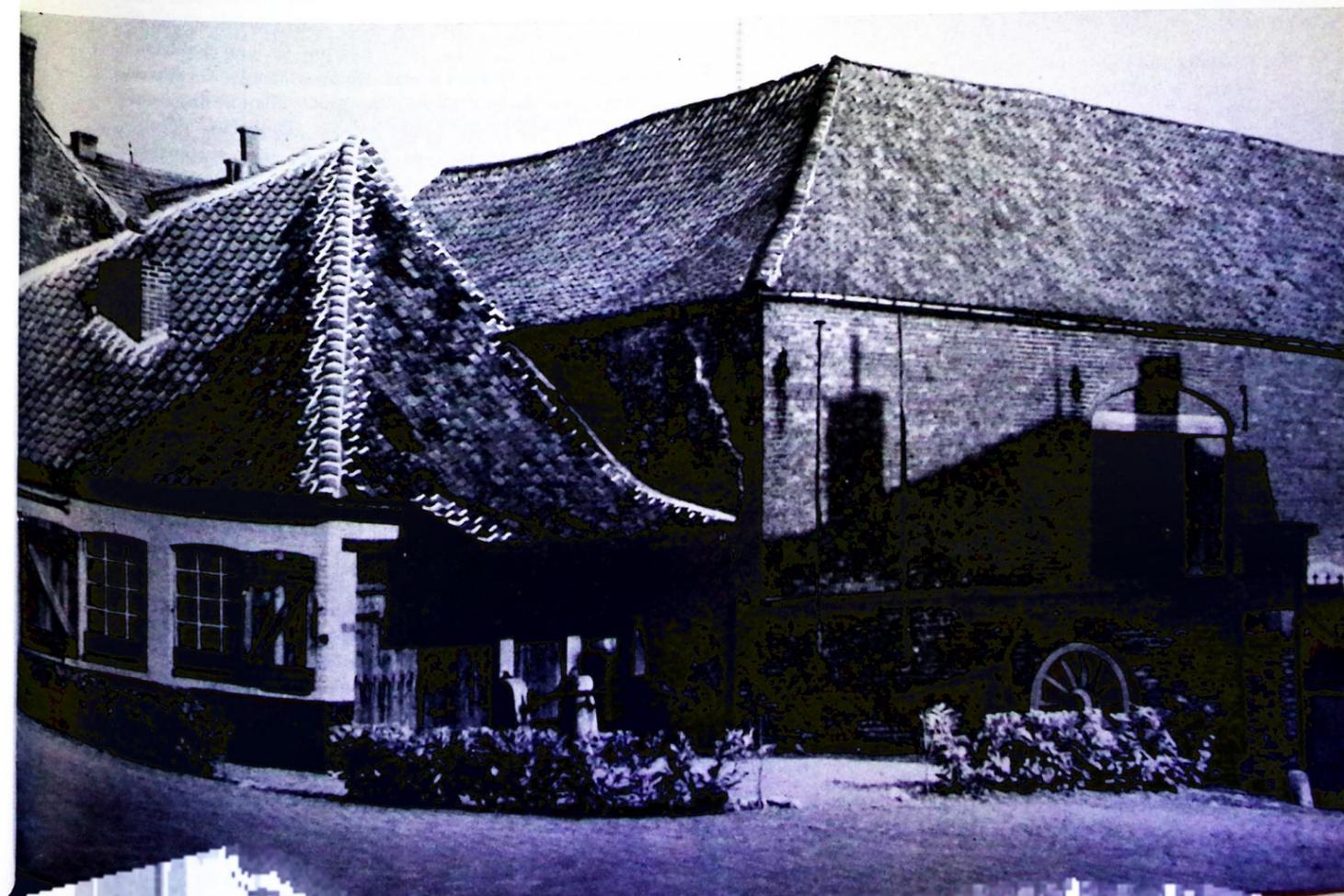
Il y a dans l'existence de certaines localités de ces situations invraisemblables, incroyables, paradoxales que la raison s'efforce en vain de débrouiller et devant lesquelles elle finit toujours par capituler. La petite histoire que nous allons vous relater vous le fera bien sentir. Imaginez, au plein cœur du XX^e siècle, une paisible et laborieuse bourgade située, disons, à deux lieues de Nivelles et à sept lieues à peine de Bruxelles, possédant en mains tous les atouts pour jouer le rôle tant convoité de place forte du tourisme aux confins des provinces de Brabant et de Hainaut et menant, tel un anachorète retiré au plus profond du désert, ignorée des uns méconnue des autres, une vie entièrement repliée sur elle-même et, à votre insu, vous aurez façonné, en esprit, un portrait parfait, peut-être, plausible, en tous cas, de ce qu'était encore Ittre, il y a un lustre, à peine.

Conscients des faveurs quasi illimitées qu'une nature généreuse avait prodiguées à leur agglomération, un groupe d'hommes clairvoyants, enthousiastes et décidés, aidés dans leur tâche par une administration communale vigilante et

attentive décidèrent, voici quatre ans, de constituer un Syndicat d'Initiative à l'effet de mettre en valeur les réserves touristiques qui sommeillaient là, depuis toujours, semble-t-il, dans un état voisin de la léthargie. Mû, propulsé serait plus exact, par son idéal, cette association a, depuis lors, littéralement brûlé les étapes et c'est un inventaire extrêmement réconfortant que son président en personne M. Guy Dubois est venu dresser à notre tribune face à une salle archi-comble où les grappes humaines débordaient largement dans le couloir d'accès.

Dans un silence impressionnant, le public écouta ce jeune et nouveau conférencier conter, chanter plutôt, en des vers inoubliables, les beautés séculaires, le charme discret et les richesses artistiques de sa chère cité. Evoquant le lointain passé, Ittre ne remonte-t-elle pas à l'époque gallo-romaine, M. Dubois nous narra les joies et les peines de son peuple laborieux et tenace, les gestes légendaires des seigneurs qui établirent leurs châteaux et manoirs sur son territoire. Puis il brossa un bref historique de son élégante église consacrée

ITTRE - Extérieur de la forge. (Photo de Sutter)





ITTRE - Intérieur de la forge.
(Photo de Sutter)

à saint Remy qui fut reconstruite en 1896, sans faute de goût, dans le style romano-ogival qui caractérisait l'édifice antérieur. Ce sanctuaire remarquable à plus d'un titre renferme des objets d'art en tous points dignes d'attention : une statue en chêne représentant la Vierge, un reliquaire, en bois également, contenant un fragment du bras de sainte Lutgarde que la population vénère avec ferveur, de riches vitraux et surtout l'admirable châsse de la sainte, en argent repoussé, façonnée en 1624.

Abordant cette impérissable réserve d'attraits, cette source intarissable de luxuriance et d'opulence que constituent les ressources naturelles d'Iltre, le conférencier qui, visiblement, avait conclu un pacte avec la muse nous fit assister au spectacle prodigieux des sapins faisant la nique aux bouleaux, des hauteurs défiant les vallées, des ruisselets s'entrechoquant d'abord pour mêler ensuite intimement leurs eaux, des boqueteaux narguant les vertes prairies, des sentiers capricieux s'enchevêtrant à plaisir pour former bientôt le plus délicieux des labyrinthes, du moulin séculaire caressant sans trêve l'onde cristalline sous le regard complaisant d'antiques maisons chaulées tout ridées par les ans.

M. Dubois nous parla enfin de la Forge, benjamin de l'étonnante progéniture d'Iltre, enfant prodige promu au plus bel avenir et il nous sembla que son débit se faisait plus rapide, plus passionné, plus enflammé aussi. Pour cause d'ailleurs,

tous les Ittrois, du premier magistrat au plus humble laboureur, sont fiers de leur Forge-Musée. Bien qu'à peine sorti du néant, ce musée a son histoire qui est, peut-être, celle de toute sa population qui le couve avec un soin jaloux. N'est-il pas le symbole du travail, du bruit, du feu, de l'acier ? N'est-ce pas dans les entrailles de nos forges que se fit l'humanité, que débuta la civilisation ? De nos jours encore, la grosse industrie n'est-elle pas toujours celle du fer ? Ittre regorgea de forges. On en dénombra neuf au total. Puis, une à une, elles agonisèrent d'abord pour mourir, bientôt, étouffées par les puissantes tentacules de cette gigantesque pieuvre qui s'appelle le progrès mécanique. Une seule restait pourtant debout. Fiérement plantée, au sein même du village, sur la place publique, elle résistait toujours, contre vents et marées, en 1957, lorsque le maréchal-ferrant

vaincu par l'âge, n'avait-il pas 75 ans, décida de déposer les armes. Ce dernier témoin du passé allait-il disparaître à jamais ? Non ; un petit groupe d'hommes dévoués, de personnes conscientes de la valeur, tant sentimentale qu'humaine, attachée à ce pur produit de notre patrie nationale qu'humaine, attachée à ce pur produit de notre patrimoine national fit le serment solennel de le sauver à tout prix. Ils tinrent parole, ces courageux chevaliers modernes. Le 12 avril 1959, en présence des plus hautes autorités et des notabilités de la région, le Musée de la Forge, avec tout son outillage, tout son équipement, ouvrait ses portes toutes grandes au public. Déjà, pour des milliers de visiteurs (écoles - rallyes - voyageurs solitaires) il a magnifié et chanté les louanges de ce métier de forgeron, noble entre tous. Allez vous retremper, à votre tour, à son contact vivifiant et enrichissant. Vous saurez, alors, ce que pouvait être une vie d'homme pleinement remplie.

À l'issue de la réunion, le public ne ménagea pas ses applaudissements au conférencier. Quant à nous, heureux, comme le soulignait M. M.-A. Duwaerts, d'avoir accueilli, à notre tribune, un néophyte au cœur si généreux et à l'idéal si élevé, nous nous abstenons de tout autre commentaire. S'il nous fallait, toutefois, préciser notre pensée, nous dirions de son vibrant poème que pour un coup d'essai ce fut un coup de maître.

Y. B.

14 MARS 1960

Heverlee

par M. le Professeur LOUSSE

Un site, une bourgade, un village voire une ville, aussi richement dotés soient-ils, peuvent souffrir de maux extrinsèques à leur état qui les paralysent et les rendent, momentanément du moins, imperméables à toute infiltration touristique. Le cas d'Iltre, vécu récemment, fut pour nous l'occasion de faire la connaissance d'une localité aux ressources gigantesques, ankylosée par son isolement et par l'ignorance qu'étaient les touristes à son égard. On sait la somme d'efforts qui furent être consentis pour percer ce douloureux abcès. La situation d'Heverlee, bien qu'aboutissant à un résultat équivalent, ne participe pas à la même nature. Nul n'oserait faire à cette coquette et opulente commune d'environ deux mille hectares l'affront de prétendre qu'elle vit, en solitaire, inconnue du monde. Un voyageur un tant soit peu avisé la situera sans peine aux portes de la bonne ville de Louvain ; un amateur d'art passablement cultivé citera de mémoire son abbaye de Parc et son château des ducs d'Arenberg ; un fervent de la vie en plein air chantera les louanges de ses bois exquis et de ses vallons au charme discret. L'affection dont est atteinte Heverlee, c'est à M. Lousse, professeur à l'Université de Louvain et auteur d'innombrables autant que remarquables écrits à portée historique et folklorique — comme le souligna M. M.-A. Duwaerts dans son allocution introductive —, qu'on le doit, lui qui en fit la révélation au public des grands jours dans un exposé magistral, sans fards, ni compromissions où la ferveur le disputait à l'érudition. Madame de Néeff et le Gouverneur de la province de Brabant, président d'honneur de notre Fédération avaient, pour leur part, tenu à marquer l'intérêt personnel qu'ils portaient à cette manifestation en rehaussant la réunion de leur présence.

Heverlee eut à endurer le lourd handicap de devoir se développer sous les murs de Louvain. Bien vite placée dans l'orbite de la cité universitaire, elle fut littéralement happée et sucée par cette dernière qui ne se fit point faute de monopoliser bientôt tous les regards rejetant son satellite dans la pénombre. Déjà défavorisée sous ce rapport, la commune le fut sur le plan géographique, traversée qu'elle est par la Dyle et deux de ses affluents qui la séparent en secteurs hermétiques. Surenchérissant sur le travail de la nature, les humains ont, à leur tour, multipliés les cloisonnements en saccageant et morcelant encore les lieux par la création de multiples routes convergeant toutes sur Louvain. L'apparition du chemin de fer et l'aménagement de la nouvelle artère de Louvain à Namur vinrent mettre le point final à cette œuvre destructrice laissant la villette pantelante et complètement désaxée. Il n'en demandait pas autant ce gros village déjà divisé au moyen âge par la politique des ducs de Brabant et des princes-évêques de Liège installés respectivement sur les rives gauche et droite de la Dyle. Ne voit-on pas encore de nos jours, témoins de cette rivalité, châteaux et manoirs solidement plantés à gauche de la rivière semblant défier un ennemi venant de l'Est tandis qu'à droite subsiste une chaîne d'églises où se reflète l'influence mosane, même rhénane.

Mais M. Lousse n'est point venu pour s'appesantir sur les mécomptes d'Heverlee et jouer à l'oiseau de mauvais augure. Il a, d'ailleurs, une confiance absolue dans l'avenir de son enfant d'élection appelé à devenir, malgré tout, un centre de premier ordre au point de vue résidentiel. En père aimant, il veut, surtout, faire goûter aux auditeurs les mille attraits artistiques et naturels de son fils adoptif. Aussi, muni de sa haguette de sourcier, il détecte pour nous les sources intarissables et les richesses insoupçonnées de cette auguste terre où, en l'an de grâce 727, saint Hubert en personne vint y

HEVERLEE - Le château d'Arenberg. (Photo de Sutter)

consacrer une église à son patron saint Lambert. Voici, tour à tour, le château d'Arenberg qui acquit la forme qu'on lui connaît sous Guillaume de Croy et qui a su garder un caractère éminent de noblesse et de grandeur ; l'antique ferme des Célestins, vestige de ce qui fut jadis un couvent magnifique et qui, dans son état actuel, inspire encore le respect ; l'ancienne léproserie de Terbank où étaient jugés les cas de lèpre ; la petite chapelle d'Eigenhoven qui, à défaut d'autres mérites, garde celui d'être très ancienne ; l'abbaye de Parc, un des rares couvents de Belgique à avoir échappé à la destruction et aux séquences des guerres et révolutions, vaste édifice fondé par Godefroid le Barbu dont le style hybride avec prédominance d'éléments des XVII^e et XVIII^e siècles ne manque pas de cachet. La bibliothèque où sont conservés de précieux ouvrages des XVII^e et XVIII^e siècles possède un impressionnant plafond encombré de stucs au relief saisissant. Un court crochet au lieu-dit « la Chasse » pour admirer une demeure de style brabançon qui servit de maison de chasse à l'époque où les ducs d'Arenberg se livraient au plaisir de la vénerie dans la giboyeuse forêt voisine avant de gagner, terme de notre randonnée, le bois d'Heverlee, ce magnifique lambeau de la forêt charbonnière qui, il y a deux mille ans encore, s'étendait toujours des bords du Rhin jusqu'à l'Océan. Oui, conclut M. Lousse, Heverlee, malgré les déprédations qu'elle a subies, vaut la peine d'une visite ; elle reste une perle incomparable enfouie dans un merveilleux écrin de verdure. À l'issue de la réunion, M. de Néeff se fit l'interprète de l'assistance unanime pour remercier, en termes émus, le conférencier dont l'érudition toute teintée d'humanisme ne le céda en rien à l'éloquence.

Y. B.



ILS PRÉSIDENT AUX DESTINÉES DE LA FÉDÉRATION

Président d'honneur :

M. de NEEFF, Gouverneur du Brabant

Président honoraire :

M. L. CANTILLON, Député permanent

Président :

M. E. SPAELANT, Député permanent

Vice-Présidents :

M. ALLES, Député permanent,

M. CRESENS

Membres du Conseil d'administration :

Mmes VAN LEYNSEELE et BRUNFAUT,

MM. CLUYSE, DEWALHENS,

GOFFAUX, JANSON, LECLIPTEUX,

MARINUS, PAESSENS, PIRET,

SCHOTT, VAN RIJCKEL

Secrétaire permanent :

M. M.-A. DUWAERTS

Trésorier :

M. J. NEEFS

Calendrier touristique et folklorique

AVRIL

ANDERLECHT, 10 : Concours du « Bœuf Gras ».

BRAINE L'ALLEUD, 18 : Cortège carnavalesque du lundi de Pâques.

BRUXELLES, du 30 avril au 11 mai : Foire internationale de Bruxelles dans les Grands Palais du Centenaire (Heysel).

GREZ-DOICEAU, 24 : Procession de cavalier « Chevauchée de Saint-Georges ».

HAKENDOVER, 18 : Grande procession du Divin Rédempteur.

HOEGAARDEN, 10 : Procession des « Douze Apôtres ».

LEMBEEK, 18 : Marche de Saint Véron.

NIVELLES, 9 : Bal des étudiants dans les locaux de l'Ecole normale.

16 : Marché aux fleurs.

16-17 : Foire commerciale.

SCHAERBEEK, 10 : Cortège carnavalesque.

WATERMAEL-BOITSFORT : Vers le 20 avril, floraison des cerisiers du Japon, pruniers et pommiers sur le plateau des Trois-Tilleuls (unique en Belgique).

MAI

BRUXELLES, jusqu'au 11 mai : Foire internationale de Bruxelles dans les Grands Palais du Centenaire (Heysel).

1 : Tir du Roy et exposition du Livre d'Or.

Serment Royal des Archers au Berceau de Guillaume Tell (1833) (à Saint-Jean-Baptiste, rue de Laeken, 95).

HAL : Tous les dimanches de mai et juin, « Jeu Marial ». Durant le mois de mai, exposition d'art à l'occasion du 650^e anniversaire de la consécration de l'église.

MARBAIS, 1 : Procession religieuse et folklorique de la Sainte-Croix. Départ à 4 h. du matin.

VILVORDE, 7 : Kermesse de la Consolation.

9 : Grand concours national agricole.

WOLUWE-SAINT-LAMBERT, 1 : Pèlerinage à Marie la Misérable.

EXCURSIONS - VISITES - ITINÉRAIRES

EXCURSIONS CYCLISTES

DOMINICALES DE « PEGASE »

(Faites en mars et données à titre documentaire.)

1. Réunion : Place St-Denis à Forest, Ruisbroek, Leeuw-St-Pierre, Volsem, Oudenaken, Berchem-St-Laurent, Gaasbeek, Kwade Wegen, Pede-Ste-Grtrude, Begijnborre, Dilbeek, Grand-Bigard, Elegem, Bruxelles - 55 km.

2. Les Prés de la Dyle. Réunion à l'entrée du Bois de la Cambre, Welrickende, Notre-Dame-au-Bois, Promenade Royale, Schonenboom, Huldenberg, Marie-gijsbos, Wolfshagen, Groot Broek, Schapenburg, Pécrot-Chaussée, Florival, Ottenburg, Tombeek, Malaise, Hoeilaart, Groenendaal, Bruxelles - 65 km.

LES AMIS DE LA NATURE

Section de Bruxelles

Local : 37 parvis de Saint-Gillis

DIMANCHE 3 AVRIL : rendez-vous à Drogenbos (terminus du tram 52), à 9.45 h. Départ à 10 h. Itinéraire : Dachelenberg - Dwersbos - fermes de

Schaveie et de Hollebeek - Espinette centrale (déjeuner) - vallon des Palisades - Patte d'Oie - sentiers de la Pépinière et des Merles - Boitsfort. Pilote : Robert.

DIMANCHE 10 AVRIL : rendez-vous gare du Midi à 9 h. Départ à 9.30 h. en train pour Tubize. Itinéraire : Clabecq - Bois Sérour - Niderand - bois du Chapitre - Ittre (déjeuner) - Ry Ternel - Haut-Ittre - Bois du Hautmont - Braine-l'Alleud. Pilote : Ernest.

DIMANCHE 24 AVRIL : rendez-vous place Rouppe à 8.45 h. Départ en vicinal (L) à 9.05 h. pour Lennik-Saint-Martin. Itinéraire : Lennik-Saint-Quentin - Gooik - Stuivenberg - Lombeek-Sainte-Marie (déjeuner) - Strijtem - Borchtlombeek - Schepdaal. Retour en vicinal. Pilote : Clément.

CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE DE BRUXELLES

Concerts - Réduction sur le prix des places

En la salle des concerts du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles.

MARDI 5 AVRIL 1960, à 20 heures : Concert d'échange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire National de Musique de Prague.

Au programme : œuvres de Martinu, Dvorak, Suk, Paganini, Verdi, Smetana, Liszt, pour piano, violon et chant.

Prix des places : Dix (10) francs (au lieu de 20 F) par place et par soirée

pour les membres de la Fédération touristique de la Province de Brabant et pour les personnes de leur famille (demander la réduction au moment de la commande des billets, soit au bureau de location, soit au contrôle, le soir du concert).

Réservation des places : Gratuite au bureau de location du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles, 30, rue de la Régence (de 9 heures à midi et de 14 à 17 heures, sauf dimanches et jours fériés, le samedi de 9 heures à 12 heures).

La location est ouverte.

CONTACTS

SITES ET MONUMENTS CLASSES

Est classé, en raison de sa valeur esthétique et scientifique, le vieux tilleul sis sur une hauteur au bord d'un chemin de campagne à Rosières-Saint-André, connu au cadastre, commune de Rosières-Saint-André, section A, partie du n° 23, propriété de Hollickx, Marguerite-Augustine-Jeanne-Marie, Veuve Jaemotte, Joseph-Jean-Baptiste, née à Ixelles, le 31 juillet 1880.

Est également classé, comme monument, en raison de sa valeur artistique, conformément aux dispositions de l'article 1^{er} de la loi du 7 août 1931, la Chapelle d'Herbais, à Piétrain (Brabant), connue au cadastre, commune de Piétrain, section C, n° 559 (02 a.), propriété de la Fabrique d'église de Piétrain.

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans notre bulletin de février 1960.

En page 9, sous la rubrique « Aimez-vous Wiertz ? », à la sixième ligne de la seconde colonne, il convient de lire « 12 ans » au lieu de « 18 ans ».

Nous prions nos lecteurs de nous excuser de ce lapsus calami.

**AVEZ-VOUS
FAIT
VOTRE NOUVEAU
MEMBRE ?**

LE BRABANT AU SALON DE VACANCES

Dans le cadre classique et familier des palais du Centenaire à Bruxelles s'est tenu, du 12 au 20 mars dernier, le Salon des Vacances 1960 qui en était, cette année, à sa deuxième édition. Dernier-né dans la série déjà considérable des manifestations à portée internationale qui ont établi leurs assises au Heysel, il fut créé, rappelons-le, l'an passé, dans le but d'attirer l'attention des diverses couches de la population sur les possibilités innombrables qui leur sont offertes ainsi que sur les éléments multiples mis à leur disposition à l'effet de rendre plus sain, plus agréable et plus profitable le temps béni des vacances. Cette initiative excellente, doublée de l'avantage de concentrer en une manifestation exclusive les enseignements que les vacanciers devaient chercher, précédemment, au hasard des foires et qui étaient souvent noyés parmi les machines agricoles ou proprement enfouis sous de gigantesques grues mécaniques, connut dès sa naissance un succès prometteur. Rien d'étonnant, dès lors, que, cette année-ci, la surface occupée par les exposants ait doublé. Les sections représentées s'étaient, aussi, proportionnellement accrues, proposant aux visiteurs une gamme très variée de sujets

d'attraction allant du caravanning au tourisme en passant par le yachting, la mode et le camping.

Consciente des perspectives qu'une exhibition de cette envergure ouvrait sur le plan de la propagande touristique, notre Fédération tint, par sa participation, à témoigner de la vitalité et de la pérennité des ressources brabançonnaises dans le secteur des vacances. Axé essentiellement sur le tourisme d'agrément, de repos et de relaxation, notre stand conçu, par ailleurs, sans vaines recherches ni fioritures, étala sous les yeux des visiteurs, qui ne cachèrent par leur ravissement, un éventail éloquent de remarquables photographies attestant de l'extraordinaire luxuriance de notre belle province. Des suggestives vues en noir et blanc encadrant de non moins impressionnantes reproductions en couleurs enchâssées dans d'ingénieux caissons lumineux, chantèrent, durant tout le salon, la beauté de nos sites et panoramas fameux, de nos centres de villégiature mondains ou populaires sans oublier le charme discret de nos bois et campagnes tandis qu'un séduisant parterre de fleurs et de verdure ceinturant le stand, telle une fine cordelière, préfigurait les prémices désormais toutes proches.

Au surplus, comme en Brabant, l'Art ne perd jamais ses droits, un choix de photos représentant les châteaux de Horst, de Beersel et de Bonlez, la tour de Moriensart et les ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville rappelèrent que, chez nous, les trésors artistiques font toujours bon ménage avec les dons de la nature et que la détente corporelle n'exclut pas pour autant l'enrichissement de l'esprit. Une hôtesse avenante et affable, se tenant en permanence à la discrétion du public pour le guider et l'orienter par ses conseils et avis, acheva de parfaire l'œuvre entreprise par l'image et le texte, en métamorphosant les simples curieux en aspirants-touristes. A coup sûr, la présence du Brabant au 2^e Salon des Vacances n'aura pas été vaine.

Y. B.

Un aspect de notre stand.
(Photo de Sutter)

Nos mots croisés

SOLUTION DU N° 7

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
1.	F	L	E	U	R	U	S		S	M
2.	L	E	G	R	O	S		A	M	E
3.	O	M		B		O	H	A	I	N
4.	R	O	B	I	A	N	O		T	A
5.	E	N	I	N	E	S		A	S	T
6.	N	N		O	R		B	U		
7.	S	I	L		E		A	X	A	S
8.		E	E	N	E	N	S		N	A
9.	O	R	N	E		O	S	S	E	L
10.	L		S	E	N	N	E	T	T	E

HORIZONTALEMENT

- Hameau du Brabant au nord de Wemmel. Article.
- Hameau près de La Hulpe. Conjonction.
- Grand ami des arts, il fit don d'un cor à l'église de Teruren.
- Abréviation de numéro. Coup sur le tambour. Commune du Brabant où l'on peut admirer une belle église gothique.
- Article. Hameau près de Saintes qui possède un château.
- Une chapelle lui a été élevée au cimetière de Laeken.
- Laermans en fut un réputé.
- Hal en compte 18.000. Dieu gaulois.
- Spécialité d'Hocilaart. Commune du Brabant entre Malines et Louvain.
- Commune brabançonne sur la route Bruxelles-Alost. Rivière du Brabant wallon.

PROBLEME N° 8

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
1.										
2.										
3.										
4.										
5.					W	S	B	E	C	Q
6.										
7.										
8.										
9.										
10.										

VERTICALEMENT

- C'est sur ses conseils que fut fondée l'abbaye de Nivelles. Petit hameau aux sources de la Thyle.
- Ancien ministre de la Justice qui séjourna durant trente ans dans un château de Woluwe qui porte son nom. Mis en circulation.
- De bas en haut : graminacée. Possessif pluriel.
- Peintre qui figure en bonne place au Musée des Beaux-Arts d'Ixelles.
- Architecte qui construisit en 1905 l'Arcade du Cinquantenaire. Deux lettres de Brabant.
- Point cardinal. Titre anglais. Deux voyelles.
- Pronom. Hameau brabançon près de Asse.
- Fut chassé par une Révolution. Monnaie japonaise.
- Dans le nom de plusieurs communes près de Louvain. Anagramme de ais. Lié.
- Celles du Brabant commencent à Braine-le-Château.

Pierre LAURENT

HAKENDOVER



Le fameux pèlerinage de Hakendover aura lieu le 18 avril 1960.

(Photo de Sutter)